

Relocalisation et résilience

L'adaptation des Apaches à leur intégration par les Espagnols

Relocation and Resilience

Apache Adaptation to Spanish Incorporation

Reubicación y capacidad de resistencia

La adaptación apache a la incorporación española

Matthew Babcock

Volume 41, numéro 2-3, 2011

« Relocalisations » et résilience autochtone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021612ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021612ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Babcock, M. (2011). Relocalisation et résilience : l'adaptation des Apaches à leur intégration par les Espagnols. *Recherches amérindiennes au Québec*, 41(2-3), 43-59. <https://doi.org/10.7202/1021612ar>

Résumé de l'article

Cet article explore une tentative ambitieuse, bien qu'oubliée, par l'empire espagnol de relocaliser des milliers d'Apaches mescaleros, chiricahuas et de l'Ouest, qui ont dû quitter leur territoire ancestral pour aller vivre sur huit *establecimientos*, ou villages, aux caractéristiques de réserves, situés sur la frontière nord de la Nouvelle-Espagne, à partir de 1786. Les officiers militaires espagnols ont offert des dons, des rations et de la protection aux Apaches afin de diminuer leurs raids de bétail et de les transformer en agriculteurs sédentaires. L'article examine donc les avantages et les désavantages de ce plan de relocalisation, tant du point de vue des Apaches que de celui des Espagnols. Selon l'auteur, une poignée d'Apaches pacifiés ont su travailler de concert avec les Espagnols et les Mexicains à réduire la violence dans la région, et une majorité d'Apaches ont réussi à réaffirmer leur indépendance de manière créative et à maintenir leur ascendant sur leur territoire à partir de 1831.



Relocalisation et résilience

L'adaptation des Apaches à leur intégration par les Espagnols

Matthew Babcock

University of North
Texas at Dallas

*Traduit de l'anglais
par Nicole Beaudry*

VERS LA FIN DU MOIS D'AOÛT 1786, trois groupes d'Apaches qui, depuis plusieurs décennies, avaient combattu avec succès les troupes espagnoles, ont choisi de se relocaliser et de s'installer près de forts espagnols à Sonora et à Nueva Vizcaya. Les Chiricahuas ont été les premiers à prendre cette décision. Ainsi, le 10 septembre 1786, plusieurs bandes firent savoir au jeune porte-étendard, Domingo de Vergara, qu'ils souhaitaient faire la paix dans leur territoire ancestral chiricahua, situé dans les montagnes au nord de la frontière militaire de Sonora. Vergara, natif d'Eibar, au Pays basque, était un officier compétent et respecté qui agissait également comme diplomate à la garnison ópata à Bacoachi. Après trois semaines de pourparlers, le chef Isosé ainsi que vingt-trois émissaires apaches, incluant plusieurs prisonniers espagnols qui avaient épousé des femmes de la nation, accompagnèrent Vergara à Frontera pour y discuter de la possibilité d'emménager près de Bacoachi. Dès décembre, vingt familles chiricahuas campaient près de cette garnison, et à partir de la mi-mars 1787 plus d'une centaine de familles s'y étaient installées, totalisant plus de quatre cents personnes (Ugarte 1786; Ugarte, 1^{er} février 1787; Corbálan et Medina, 1787; Mirafuentes Galván 2000 : 104; Navarro García 1964 : 438, 458). Au même moment, à 300 milles plus à l'est, huit chefs mescaleros, dont les

bandes comprenaient plus de deux cents familles, ont fait la paix avec le capitaine Domingo Díaz à la garnison del Norte, située au confluent des rivières Conchos et Rio Grande dans le nord-est de la province de Nueva Vizcaya. Finalement, au début de la fonte des neiges, sur les plus hauts sommets de la Sierra Madre occidentale, des Chiricahuas de l'Est, que les Espagnols appelaient Mimbrenos parce qu'ils étaient originaires des monts Mimbres, réclamèrent la paix pour l'État de Nueva Vizcaya. En mars, deux chefs mimbrenos, soit Inclán (que les Espagnols appelaient El Zurdo ou « le gaucher ») et Natanijú, se présentèrent au lieutenant-colonel Antonio Cordero à la garnison Janos, disant qu'ils voulaient s'établir à El Paso del Norte ainsi que dans la vallée de San Buenaventura (Díaz 1787; Ugarte, 16 avril 1787). Dès le début d'avril, il ne restait que deux ranchs à moins d'une demi-lieue de la garnison San Buenaventura. Un mois plus tard, Cordero estimait à 500 Mimbrenos le nombre de ceux qui avaient emménagé dans la vallée avoisinante (Ugarte, 14 mai 1787; Cordero, 1^{er} mai 1787; Cordero, 22 mai 1787).

Ces groupes d'Apaches furent au cœur de l'une des tentatives les plus ambitieuses de la part d'un empire européen en vue de relocaliser et d'incorporer des autochtones au sein de la société coloniale. Entre 1786 et 1793, les militaires espagnols et leurs alliés autochtones firent pression sur

des milliers de Mescaleros, Chiricahuas et autres Apaches de l'Ouest pour qu'ils se relocalisent et se répartissent dans les huit établissements, ou hameaux (*establecimientos*), situés entre la garnison del Norte à l'est et Tucson à l'ouest (voir les cartes). Ces Apaches soi-disant pacifiés (*Apaches de paz*), qui comprenaient plus de 30 % de tous les Mescaleros et Chiricahuas et moins de 5 % de tous les Apaches de l'Ouest, avaient les mêmes raisons de choisir une vie plus sédentaire sous la protection espagnole¹. À partir de 1790 et pendant quatre années consécutives, ils avaient fait face aux campagnes militaires soutenues et bien coordonnées des Espagnols et de leurs alliés autochtones, les plus importants étant les Comanches, les Navajos et les Ópatas. De plus, depuis quelque temps, ils subissaient une période de sécheresse qui affectait toute la région (Ugarte, 10 décembre 1787 ; Bringas, 13 mars 1796 et [s.d.] 1797, dans Matson et Fontana 1977 : 93, 115, 118). Ces offensives constituèrent un point culminant dans cette longue guerre avec les Apaches. Bien que les dignitaires espagnols de Nueva Vizcaya aient officiellement déclaré la guerre aux Apaches en 1748, en réalité les combats entre Apaches et Espagnols remontaient au moins jusqu'aux années 1660 au Nouveau-Mexique et jusqu'aux années 1720 au Texas (Haley 1981 : 31 ; Carter 2009 : 188 ; Anderson 1999 : 111). Les Apaches lipans qui refusaient de résider en permanence dans les missions espagnoles du Texas entre 1750 et 1762 devinrent alors la proie des armées espagnoles et comanches après 1770 et, en conséquence, ne firent pas partie du système de réserves (Britten 2009 : 124, 164). Les familles apaches installées dans les établissements sollicitèrent ensuite une protection contre les offensives militaires, surtout pour les femmes et les enfants. Elles espéraient aussi récupérer leurs parents captifs, recevoir des dons et des rations et obtenir des privilèges d'échanges ; elles souhaitaient également se trouver à proximité du bétail des Espagnols, envisageant quelques raids de moindre envergure (Moorhead 1968 : 275 ; Gálvez 1786, dans Worcester 1951 : paragr. 46, 52 ; Cordero, 17 janvier 1791 ; Cordero, 18 avril 1791).

Si les Apaches avaient leurs raisons pour désirer la paix, les officiers espagnols en avaient tout autant pour la leur offrir. Les commandants militaires menèrent une double stratégie, tant de guerre que de paix, pour réussir à pacifier les Apaches, mettant ainsi en pratique les principes avant-gardistes du vice-roi Bernardo de Gálvez et du commandant en chef Pedro de Nava (Moorhead 1968 : 97-99 ; Weber 1992 : 228). D'une part, ils offraient des cadeaux, des rations, de la protection et des lots de terre soi-disant fertiles aux bandes apaches qui désiraient la paix, espérant ainsi mettre un frein aux raids sur leur bétail tout en les transformant en fermiers productifs, soumis à l'autorité de la Couronne. D'autre part, les troupes espagnoles et leurs alliés, incluant leurs auxiliaires apaches, devaient sans répit mener des offensives en territoire apache (*Apachería*) afin d'obliger les irréductibles Apaches indépendants à « négocier la paix » (*sue for peace*) selon des conditions normales pour les Espagnols. Finalement,

les Apaches les plus récalcitrants qui refusaient de se soumettre devaient être « retirés du territoire où ils pouvaient être dangereux » et étaient déportés comme prisonniers plus au sud, à Chihuahua « selon des conditions humaine-ment acceptables et sans violence » (Nava, 14 octobre 1791 : paragr. 10, 16-18, 27)². Bien que les Espagnols le nient, cette facette de leur politique ressemble à celle des Britanniques qui, après la guerre du roi Philippe, exilaient les prisonniers wampanoags dans les Caraïbes et elle rappelle aussi la façon dont les Américains ont envoyé des Apaches et d'autres captifs autochtones à Fort Marion et à Alcatraz à la fin du XIX^e siècle (Mandell 2010 : 118 ; Ball : 131-139 ; Johnson 1996 : 3).

Malgré l'intention déclarée des officiers espagnols d'offrir aux Apaches un choix clair entre la guerre et la paix, dans les faits les deux options convergeaient. Mais au cœur de cette convergence, une divergence d'opinion quant à la signification même des établissements subsistait. Selon le point de vue des Espagnols, ces établissements constituaient un système unifié de réserves établies selon les précédents créés sur toutes les frontières coloniales en Europe, en Afrique et en Amérique du Nord. Cela incluait les efforts des militaires espagnols pour déplacer les Chichimecas vers les « camps de la paix » dès les années 1580 ; cela incluait aussi des plans, rarement reconnus, pour créer des Maures pacifiés (*Moros de paz*) autour des garnisons en Afrique du Nord entre 1739 et 1803, ainsi que leurs nombreuses tentatives, au XVIII^e siècle, visant à réinstaller les Apaches dans des missions et des villages (Babcock 2009 : 366, 91-92 ; Weber 2005 : 183, 93-95 ; Moorhead 1975a : 243-266). En 1791, Pedro de Nava, commandant en chef des provinces de l'intérieur, ordonna explicitement que « le territoire occupé par chaque *ranchería* apache soit spécifié, de même que sa distance du poste principal ». Chaque mois, des agents des Indiens enregistraient le nombre total d'Apaches dans chaque bande, notant leur statut marital, leur sexe et leur âge, et si les Apaches devaient sortir de leurs frontières pour quelque raison que ce soit, ils devaient obtenir un passeport rédigé de la main du commandant (Nava, 14 octobre 1791, dans Hendricks et Timmons 1998, paragr. 15, 23-24, 26).

Du point de vue des Apaches, les établissements constituaient des zones riches en ressources protégées. Comme les forts américains, les garnisons militaires espagnoles fournissaient aux Amérindiens des rations et des dons en quantités, en principe, suffisantes, mais en réalité systématiquement inégales. Au lieu de demeurer en permanence dans les établissements, les familles apaches préféraient recevoir les offrandes gratuites des agents des Indiens tout en continuant à chasser, à effectuer des raids et à faire la cueillette saisonnière ; pour les hommes, cela voulait dire que les établissements servaient de points de départ à leurs raids de vol de bétail en territoire espagnol ; cela voulait également dire que d'y résider permettait d'obtenir des garanties, tant verbales qu'écrites, des commandants des garnisons espagnoles qui devaient leur fournir des escortes durant leurs chasses au bison en

territoire comanche (*Comancheria*). Ces deux dernières conditions contrevenaient sans aucun doute à la politique des Bourbons à leur égard au niveau local (Ugarte, 14 août 1787; Muñoz 1781; Moorhead 1975a : 246-247, 220; Benes 1965 : 68). Pour leur part, les femmes apaches ne se contentèrent jamais d'être de simples fermières; elles voulaient cultiver le mescal et élever leurs enfants sans crainte d'une attaque des militaires espagnols ou de leurs ennemis indiens (Navarro 1780; Griffen 1998 : 27). Du point de vue des Apaches, ce soi-disant premier pas décisif vers la civilisation que constituaient la relocalisation et l'installation dans des réserves protégées devenait une possibilité de combler provisoirement leurs besoins, de rebâtir leur population et de se prémunir contre les efforts un peu trop ambitieux des officiels espagnols et mexicains.

Récemment, des spécialistes de l'histoire des territoires frontaliers ont qualifié d'échec l'ensemble de ces tentatives, tout comme d'autres efforts semblables faits par les Espagnols en vue de transformer ces Amérindiens équestres en fermiers. Fondant leurs arguments sur la politique espagnole, ils ont conclu à un échec puisque la plupart des Apaches, des Navajos et des Comanches ne devenaient pas des fermiers autosuffisants, comme l'avaient souhaité les autorités (Hendricks et Timmons 1998 : 38-39; Weber 1992 : 233; Weber 2005 : 194). Notre article soutient que, même si la paix ne s'avérait pas à la hauteur de leurs attentes, les Espagnols, ainsi que bon nombre d'Apaches, bénéficièrent du système de réserves en l'adaptant à leurs propres besoins. En prenant avantage de la diminution des raids, les Espagnols hispanisaient un groupe sélect d'Apaches : ils les employaient, les baptisaient, les adoptaient et les éduquaient. De plus, en se déplaçant du centre de la Nouvelle-Espagne au nord, jusque vers la frontière, des travailleurs et des entrepreneurs se trouvaient à contribuer ainsi à l'expansion démographique et économique de toute la région. Pendant ce temps, la vaste majorité des Apaches habitant dans des réserves profitaient des Espagnols qui leur garantissaient une protection, ainsi que des rations et des cadeaux, utiles pour la reconstruction de leur culture ravagée par la guerre et pour la réaffirmation de leur indépendance.

En mettant en évidence ces mouvements d'amalgame et de différenciation, on apporte un correctif aux dires des spécialistes de l'histoire des autochtones des États-Unis qui défendent l'idée selon laquelle les cycles de violence et de traumatismes vécus par les autochtones caractérisent les développements les plus importants en Amérique du Nord, avant l'expansion états-unienne (Blackhawk 2006 : 1). La guerre violente était la norme entre Apaches et Espagnols durant la majeure partie du XVIII^e siècle, et entre Apaches et Mexicains à partir de 1830. Cependant, plus significative encore entre 1786 et 1831 fut l'ampleur des efforts par les Espagnols et les Apaches pour réduire le nombre d'épisodes de trahison et de violence et pour surmonter leur méfiance réciproque, même si ces pratiques n'ont jamais totalement disparu. Si les Espagnols et les Apaches ont parfois négocié des accords de paix avant 1786, ces ententes s'avéraient peu durables et

n'affectaient qu'un petit nombre de gens, comme lorsqu'un groupe apache acceptait de transiger avec un pueblo, une garnison ou une mission, ou consentait à s'y établir en pleine période de guerre (Anza, 13 août 1735, dans Polzer et Sgeridan 1997 : 305-306; Kessell 1979 : 361; Jackson 2000 : 98; Croix, 30 octobre 1781, dans Thomas 1941 : 126).

Les Chiricahuas pacifiques qui choisirent de faire la paix à Bacoachi en sont un bon exemple. Bien que des rations insuffisantes et des offensives menées par leurs propres compatriotes en aient influencé plusieurs à choisir de retourner en territoire apache, au moins dix-neuf familles y ont résidé en permanence à partir de décembre 1786 et, en moyenne, une soixantaine de familles y ont reçu des rations hebdomadaires jusqu'en janvier 1790 (Mirafuentes Galván 2000 : 104-105). En considérant l'expérience chiricahua à Bacoachi entre l'automne 1786 et le printemps 1789, le commandant en chef Jacobo Ugarte suggéra qu'une hispanisation (soit un processus d'adoption de traits espagnols) minimale avait déjà eu cours (Roseberry 1989 : 87, 93-94). Tout d'abord, les *Chiricahuas de la paix* campèrent à une lieue du village militarisé et ils s'y rendaient quotidiennement; ensuite, ils s'établirent au sommet d'une montagne juste en dehors de la ville; finalement, ils s'installèrent dans des maisons « en ville ». « Quelques familles, a noté Ugarte, travaillent fort pour semer dans leurs petits lopins de terre » (Ugarte, 21 mars 1789). Dans le développement du système de réserves, Bacoachi a donc constitué un précédent puisqu'elle a été la première réserve établie avec succès, ce que plusieurs spécialistes ont omis de considérer.

LES AVANTAGES POUR LES ESPAGNOLS

Bien que la plupart des Apaches pacifiques ne soient jamais devenus des fermiers, des centaines d'Apaches ont servi les intérêts des Espagnols, ainsi que bien des captifs ayant purgé leur peine, adoptés par des parents chrétiens; ils ont été éclaireurs, interprètes et assistants, et une poignée de ces alliés, ainsi qu'un grand nombre d'enfants apaches, sont devenus des membres productifs de la société espagnole. C'est ainsi que, du point de vue des Espagnols, la relocalisation des Apaches a eu trois effets positifs, soit l'hispanisation, l'expansion démographique et l'expansion économique.

Des documents espagnols révèlent qu'une proportion minimale d'Apaches ayant servi d'éclaireurs, d'interprètes et d'assistants étaient en réalité d'anciens prisonniers qui, sur les champs de bataille, se soumettaient volontairement aux troupes espagnoles pour éviter de se faire envoyer au sud, à Mexico ou à La Havane, en tant que sujets « hostiles ». Ainsi, le soldat Joaquín Gutiérrez, originaire d'Agua Verde, capturé par les Mescaleros dans la vallée de San Rosa lorsqu'il avait six ou sept ans, avait ensuite accepté d'utiliser sa compétence linguistique et sa connaissance de la géographie du territoire pour agir comme interprète et comme éclaireur au service du gouverneur Juan de Ugalde à Coahuila, envers qui il demeura loyal pendant plus d'une décennie (Ugalde 1789).

Les femmes apaches offraient également leurs services comme éclaireuses pour les Espagnols et leurs alliés indiens. Au printemps 1789 par exemple, le sergent Josef Tato a retenu les services d'une apache pour la garnison d'Ópata à Bavispe (Tato 1789). Certaines de ces femmes étaient les filles de chefs importants alors que d'autres étaient, comme bien des hommes, des captives d'Espagnols ayant été libérées. Aussi débrouillardes que leur contrepartie masculine, elles réussirent non seulement à dévoiler aux officiers espagnols les lieux des camps ennemis, mais aussi à décrire les effectifs militaires des *rancherías* ennemies, les informant également des déplacements des Apaches. Elles influençaient ainsi directement la stratégie militaire espagnole sur ce territoire (Cordero 1789; Carrasco, 9 octobre 1789).

Les Espagnols récompensaient les captifs repentants devenus éclaireurs ou les assistants les plus efficaces en leur conférant le statut de soldats rémunérés de la garnison. Selon un officier espagnol, l'ex-prisonnier José María González fut l'un des membres les plus utiles de l'armée frontalière. Originaire de Sonora, González s'est volontairement rendu aux Espagnols et a reçu son pardon du commandant en chef Jacobo Ugarte. Par la suite, il tua cinq Apaches, incluant deux chefs, après quoi Ugarte le récompensa davantage en le nommant soldat de la compagnie des Ópatas à Bacoachi et en lui accordant un salaire quotidien de quatre pesos (Ugarte, 13 mars 1788). Les officiers espagnols l'appréciaient autant pour son « excellent courage » au combat que pour sa nature docile, obéissante et soumise (Carrasco, 25 mai 1789). De la même façon, les Chiricahuas continuèrent à le respecter parce qu'il les comprenait et qu'il connaissait bien leur territoire. Avant même la fin de sa première année de service, González fut promu au rang d'officier porte-étendard. À ce titre, à la tête d'un groupe de quinze à vingt éclaireurs chiricahuas, il dirigea avec de plus en plus de compétence plusieurs expéditions punitives contre des groupes d'Apaches indépendants (Ugarte, 28 février 1789; Ugarte, 7 mars 1789). Ainsi, le fait que des captifs fassent leur service militaire constituait un atout des plus précieux dans le système espagnol d'*establecimientos*. En revanche, les captifs profitaient eux-mêmes d'une amélioration de leur statut social.

Toutefois, les Apaches les mieux « hispanisés » et qui prônaient la paix n'avaient pas tous été des captifs. Ceux que l'on préférerait, comme le chef chiricahua El Compá, n'étaient pas seulement d'excellents soldats mais s'avéraient aussi d'habiles politiciens. Comme plusieurs autres éclaireurs apaches, El Compá voulut servir les intérêts espagnols après avoir volontairement rendu les armes devant les troupes espagnoles en 1788, désirant rejoindre une de ses femmes et ses enfants que les Espagnols détenaient comme otages, en vue d'une éventuelle négociation. Il s'installa avec sa famille à Bacoachi, puis déménagea à Janos en 1790. Plusieurs d'entre eux y résidèrent pendant plus de trente ans (Ugarte, 2 décembre 1788; Escalante 1788). Jusqu'à sa mort survenue en juillet 1794 – de causes naturelles – alors qu'il n'avait que cinquante-deux

ans, le chef chiricahua s'avéra être le plus loyal des éclaireurs apaches, le meilleur informateur et le meilleur intermédiaire culturel de toutes les réserves. Avec les troupes espagnoles et leurs alliés chiricahuas, il lança de nombreuses campagnes militaires en territoire apache et il utilisa ses talents diplomatiques lors de pourparlers pour la paix avec les chefs chiricahuas indépendants, en vue d'augmenter le nombre d'Apaches pacifistes au Nueva Vizcaya et à Sonora (Griffen 1983 : 26, 30; Moorhead 1975a : 259). Les Espagnols récompensèrent El Compá et plusieurs chefs pacifistes de la première heure en leur donnant des maisons en adobe juste à côté de la garnison, bien que nous ne sachions pas s'ils les ont vraiment occupées (Griffen 1998 : 105-106)³. De plus, en août 1791, le lieutenant-colonel Antonio Cordero lui accorda plus d'autorité politique en le nommant « chef principal des Apaches en paix » à Janos et lui conféra aussi une autre distinction en l'appelant « *El Capitán Compá* », ce qui contrastait avec l'appellation d'autres chefs apaches qui n'étaient que des *capitacillos* (des petits capitaines) [Cordero, 12 août 1791]⁴. En échange de ses constants et loyaux services, les Espagnols lui offrirent des chevaux, des vêtements, des cartes à jouer, de l'eau-de-vie, des vaches d'élevage, en ajoutant à tout cela une ration quotidienne d'un demi-mouton pour ses trois femmes. Mais le plus significatif est sans doute qu'à partir de juin 1793, la bande chiricahua d'El Compá emménagea à l'intérieur des murs de la garnison de Janos; à ce que l'on sache, ce fut la seule bande d'Apaches à le faire après 1786 (Griffen 1983 : 26-29)⁵.

Les deux fils d'El Compá, Juan Diego (Nayulchi) et Juan José, qui vivaient à Janos depuis des décennies, constituent deux autres bons exemples d'hispanisation et d'accommodement. Juan Diego, âgé de vingt-deux ans et marié lorsque son père mourut en 1794, reprit la direction de la bande fidèle à son père et il continua de résider à l'intérieur de la garnison de Janos. La même année, le fils de sept ans de Juan José commença à aller à l'école de la garnison, normalement destinée aux garçons des soldats; à ce que l'on sache, il fut le seul enfant apache à le faire. Dès le début du XIX^e siècle, les deux frères Compá parlaient couramment l'espagnol et Juan José pouvait le lire avec facilité. À l'été 1804, le commandant en chef Nemesio Salcedo récompensa même l'enfant d'un peso pour son style d'écriture, le meilleur de l'école, et se montra intéressé à l'avoir comme scribe au service des intérêts espagnols. Grâce à leurs compétences linguistiques et à leur loyauté affirmée, les frères Compás, tout comme leur père avant eux, devaient souvent, officieusement, servir d'interprètes, d'espions et d'intermédiaires culturels entre les Apaches et les Espagnols, ce qui contribuait à les distinguer davantage de leurs compatriotes. Cela eut pour effet que plusieurs Apaches indépendants se méfièrent de ces Apaches pacifiques et allèrent même jusqu'à douter de leur identité athapascane. Néanmoins, à cette époque, les Espagnols et les Mexicains les identifiaient comme Apaches, et plus tard, au XX^e siècle, lors d'entrevues avec Eve Ball, des Chiricahuas les identifiaient aussi en tant

qu'Apaches (Salcedo 1804; Griffen 1991 : 153-154, 157; Griffen 1983 : 33; Perry 1991 : 168; Ball 1980 : 22).

Durant les années 1790, les baptêmes d'Apaches, bien que peu fréquents, illustrent comment des petits groupes d'Apaches et d'Espagnols des régions frontalières pouvaient s'adapter et s'accommoder les uns aux autres. En mai 1792, le commandant en chef Pedro de Nava dit à l'aumônier Francisco Atanasio Domínguez de cesser de baptiser les enfants apaches à Janos dans le seul but de « plaire à leurs parents » (Nava, 8 juin 1792). En général, au début de la christianisation, Nava décourageait le baptême des Apaches parce que cela « risquait de profaner les sacrements » (Nava, 14 octobre 1791, dans Hendricks et Timmons 1998, paragr. 35; Weber 2005 : 93, 103). Il y eut quelques exceptions, notamment les enfants apaches qui embrassaient volontairement le catholicisme et à qui leurs parents permettaient d'être « élevés et éduqués » par les Espagnols (Nava, 14 mai 1792). Cependant, Domínguez continua de défier les ordres de ses supérieurs. En juillet 1792, il avoua à Nava qu'il avait cédé aux requêtes de nombreux chefs apaches de ses amis qui voulaient faire baptiser leurs *parbulos*, leurs petits enfants, sans que le capitaine Manuel de Casanova le sache. Un autre chef nommé Guero exigea que Domínguez baptise son plus jeune fils parce qu'il était malade. Mais il n'y a aucune raison de conclure que les autres enfants baptisés par Domínguez, soit les quatre autres enfants de Guero et le fils de cinq ans d'El Compá, aient souffert de quoi que ce soit. Domínguez rapporte également, sans plus de détails, qu'il baptisa des adultes apaches (Domínguez 1792; Griffen 1983 : 28).

Malgré la politique militaire générale qui désapprouvait le baptême, les aumôniers des postes militaires choisissaient quand même de baptiser certains hommes apaches et, plus souvent, des enfants (Arriquibar, 20 mai 1795, dans Matson et Fontana 1977 : 121)⁶. Un anthropologue a fait valoir que le taux de christianisation ne peut être évalué que sur une base individuelle, étant donné le très petit nombre reconnu de baptêmes d'Apaches à Janos (Griffen 1998 : 110). Tout de même, il nous semble utile d'examiner les motifs derrière ces pratiques et de noter que certains Apaches se convertirent néanmoins au catholicisme, devinrent des sujets de la Couronne espagnole et des locuteurs de cette langue.

Une tendance semble se dessiner, surtout vers la fin des années 1780, notamment celle qui veut que c'étaient les Apaches malades qui cherchaient à se faire baptiser. Entre l'automne 1785 et l'hiver 1787, le frère franciscain Antonio Rafael Benites, *ministro docterino* de la mission de San Miguel de Bacoachi, baptisa six Apaches qui se « sentaient malades » et « à risque », dont trois femmes, une jeune fille et un jeune garçon, qui d'ailleurs moururent tous (Benites 1787)⁷. Tout comme chez les Apaches, il arriva de plus en plus souvent que des Algonquiens du Québec, en l'occurrence des Montagnais, cherchèrent à être baptisés, après 1638, à cause de la prévalence de la variole et d'autres maladies. Qu'avaient à gagner les

Apaches et les Montagnais à se faire baptiser sur leur lit de mort? Il s'agissait peut-être d'une tentative d'acquérir les pouvoirs surnaturels qui promettaient une guérison pour combattre leurs maladies. Les Apaches croyaient que, lorsqu'ils étaient malades, c'était parce qu'on leur avait jeté des mauvais sorts ou qu'ils avaient offensé une force de la nature. Les Montagnais croyaient que les prêtres jésuites étaient des chamanes ayant le pouvoir de les guérir, et les jeunes guerriers apaches préféraient s'allier au pouvoir de Dieu et des saints chrétiens pour accroître leur ascendant spirituel et politique auprès de leurs compatriotes (Opler 1983a : 373; Opler 1941 : 242-257; Morrison 2002 : 123-126, 143; Stockel 2004 : 85).

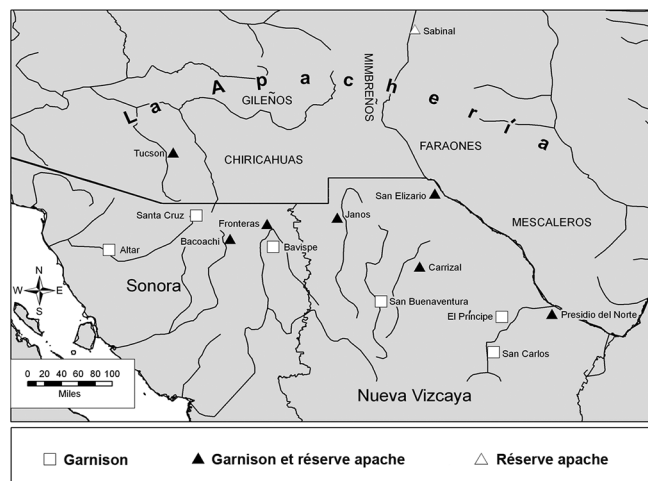
En plus de recourir au baptême comme ultime solution, un petit nombre de parents apaches désiraient que leurs enfants, même en bonne santé, se fassent baptiser dans les *establecimientos* et plusieurs d'entre eux – les « Indiens des missions » ou les enfants adoptés par des familles espagnoles – s'intégrèrent à la société espagnole frontalière (Nava, 28 mars 1795, et Barbastro, 29 juin 1795, dans Mason et Fontana 1977 : 121, 128). À Janos, onze des quinze Apaches dont on a enregistré le baptême entre 1799 et 1802 étaient des bébés ou de jeunes enfants que des parents apaches, habitant des réserves, avaient « volontairement » vendus aux militaires espagnols et à des familles de civils en échange d'un cheval, d'un veau, d'une écharpe et d'une couverture, ou d'une petite somme de quatre à dix pesos : les quatre autres baptisées étaient de toutes petites filles, âgées de quatre à sept ans, que les Espagnols avaient capturées durant leurs campagnes militaires en territoire apache. Dans un tel cas, le commandant du poste espagnol adoptait les petites orphelines ou les donnait, ou encore les vendait, à des officiers espagnols. Après avoir baptisé les enfants, Domínguez leur attribua des noms chrétiens, le plus souvent José et María, rappelant aux parrains et marraines l'obligation de donner à leurs enfants apaches une éducation catholique. Il n'est pas surprenant que la majorité des parrains espagnols (dix sur douze, soit les deux-tiers) aient été des officiers et des soldats en fonction ou à la retraite. Le tiers qui restait était fait de colons espagnols qui demeuraient en bons termes avec le commandant du poste (Domínguez, 30 juin 1802). On ne connaît pas le sort de ces quinze apaches adoptés mais on présume que, s'ils ne sont pas morts de façon prématurée, les garçons devinrent soldats de la garnison, et les filles, servantes de leurs maisonnières adoptives.

Les Apaches intégrés à la société espagnole n'ont pas tous eu le privilège de demeurer près de la frontière. Dans les années 1790, les soldats espagnols ont procédé à des extraditions de routine des *prisioneros*, soit des prisonniers apaches, hommes ou femmes, les plus belliqueux et les plus récalcitrants. Ils les envoyaient au sud, à Mexico ou à Cuba (Navarro, 9 décembre 1796, 20 décembre 1796, dans Matson et Fontana 1977 : 74-75). En octobre 1789, Conde de Revillagigedo, le second en chef qui avait succédé à Manuel Flores comme vice-roi, ordonna que tous les prisonniers, Amérindiens comme vagabonds, incluant ceux qui étaient déjà à Mexico, soient envoyés à Veracruz,

mis sur des bateaux et envoyés aux travaux forcés à Cuba (Archer 1973 : 377)⁸. La politique édictée par Pedro de Nava concernant les Apaches de la frontière ne touchait cependant que les « femmes adultes sans enfant et les mâles adultes », qui devaient être renvoyés de la zone frontalière à cause de leur tendance à « s'enfuir », et tout indique qu'il fit de son mieux pour la mettre en pratique (Nava, 20 décembre 1796, dans Matson et Fontana 1977 : 75). Par exemple, lorsqu'en août 1794 un *collera* apache, c'est-à-dire un groupe de forçats, arriva à Chihuahua de San Elizario (situé sur le Rio Grande au sud d'El Paso), Nava obéit à la requête du commandant de Janos, Manuel de Casanova, exigeant qu'une femme dénommée Can-slude soit séparée des autres, avec ses trois fils, et retournée à Janos pour y être réunie avec sa sœur María, veuve du chef décédé El Compá (Nava 1794 ; Barr 2007 : 169).

Selon mes propres calculs, entre 1739 et 1805, les Espagnols forcèrent à l'exil 979 Apaches, hommes, femmes et enfants, vers le centre du Mexique et à La Havane. De 300 prisonniers en 1788, ce nombre diminua à quelque chose entre 50 et 100 dans les années 1790, alors que se consolidait le système de réserves. Plus de 80 % des 371 prisonniers qu'il est possible d'identifier selon leur âge étaient des adultes ; il y avait 77 femmes sur les 214 adultes identifiables selon leur sexe. Des 247 dont le sort est connu, 59 % ont fui et sont retournés en territoire apache, alors que 23 % sont restés au centre du Mexique et à Cuba ; 17 % moururent en route ou dès leur arrivée. Des 23 % qui sont demeurés à l'intérieur, 81 % ont travaillé dans la ville de Mexico ou à La Havane, et 19 % ont été répartis dans diverses maisons privées au nord de Mexico⁹.

Ces Apaches devinrent-ils des esclaves ? Les officiers espagnols faisaient parfois référence aux prisonniers apaches en les traitant de *piezas*, ou esclaves, un terme qu'ils ont probablement emprunté de l'expression *pieza de india* qui désignait les jeunes hommes en santé, pour les marchands d'esclaves africains (Brooks 2002 : 374 ; Curtin 1969 : 22). Étant donné qu'ils connurent tous des sorts assez différents, il est plus facile de considérer les captifs apaches comme des prisonniers de guerre jusqu'à ce qu'ils aient été soumis aux travaux forcés (Cameron 2008 : 2, 5, 20 ; Patterson 1982 : 106-109 ; Richter 1992 : 69-70). Tout comme les *genizaros** du Nouveau-Mexique, une minorité de femmes apaches déportées travaillaient comme esclaves dans des maisons espagnoles et pour des entreprises textiles (*obrajes*) de Chihuahua à Mexico, tandis qu'une minorité d'hommes



Carte de la frontière hispano-apache, 1786-1793

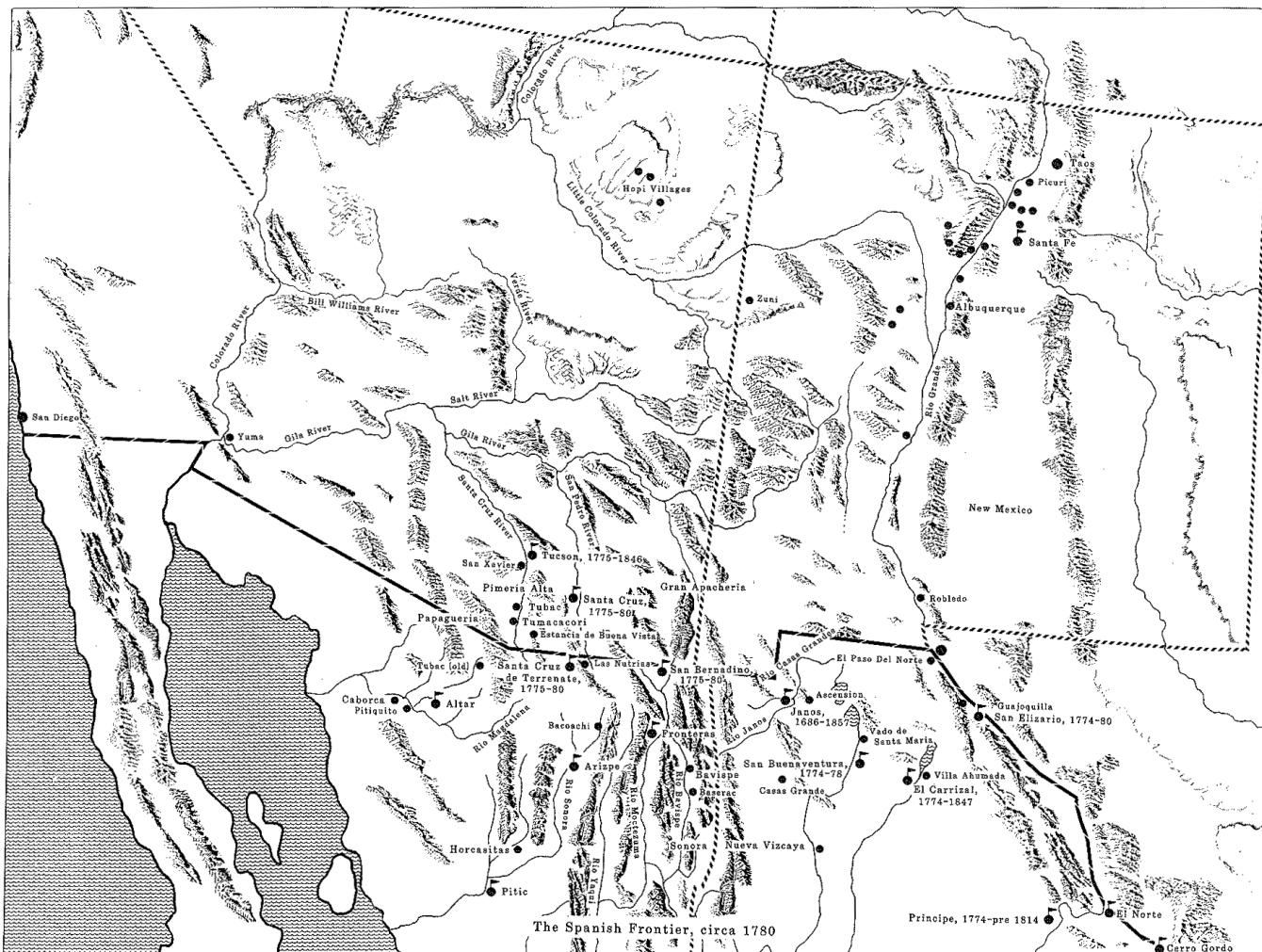
(Carte réalisée par Scott Cassingham, Foscue Map Library, Southern Methodist University, Dallas, Texas)

étaient employés en tant que criminels-esclaves sur des fortifications à La Havane, à Cuba, à côté de prisonniers espagnols (Blackhawk 2006 : 47-58). Les chiffres indiquent que la vaste majorité des Apaches exilés ont cependant fui et sont retournés chez eux, ou bien qu'ils sont morts de malnutrition, de fatigue ou de maladie – et donc forcément demeurés à l'écart de la société espagnole.

Selon la politique officielle, les Espagnols ont voulu distinguer les Apaches « hostiles » mis en exil forcé et en esclavage des Apaches « paisibles » acceptés dans les garnisons. Selon le lieutenant-colonel Antonio Cordero, le système des réserves « n'a pas pour but de détruire ou de réduire à l'esclavage » les Apaches, mais bien de « chercher leur bonheur par les moyens les plus efficaces » (Cordero 1796, dans Orozo et Berra 1864 : 379 ; voir aussi Matson et Schroeber 1957 : 350). En pratique cependant, les Apaches pacifiques exilés provenaient des mêmes groupes, des mêmes ranchs ou des mêmes familles, et partageaient des intérêts communs. Une des raisons les plus importantes qui ont motivé les Apaches indépendants à choisir la relocalisation et l'emménagement dans des *establecimientos*, a été de retrouver leurs parents faits prisonniers durant les campagnes militaires par les soldats espagnols et leurs alliés amérindiens (Moorhead 1968 : 274-275). En même temps, un Apache « pacifiste » qui commettait un crime grave, un meurtre par exemple, était rapidement déporté vers Mexico. Ce fut le cas du chef chiricahua Tidaya qui se dénonça lui-même, à Janos, après avoir tué un *vecino*, un résident, en 1793 ; il eut quand même la chance de revenir chez lui deux ans plus tard (Nava, 24 avril 1793 et 22 mai 1795).

Tout porte à croire qu'en dépit des tensions, les Espagnols tiraient des avantages certains du système des établissements, y compris certains qu'ils n'avaient pas prévus. À son apogée en 1790, à peu près deux mille Apaches – ceux que les anthropologues modernes définissent comme Mescaleros, Chiricahuas et Apaches de l'Ouest – résidaient sur huit réserves situées de part et d'autre des frontières

* Mot d'origine turque qui signifie littéralement « janissaires », jeunes captifs chrétiens utilisés par le sultan dans son armée. Au Nouveau Monde, les Espagnols ont souvent utilisé des termes de l'Ancien Monde pour désigner les réalités naturelles et sociales. Par exemple, *ladino* (juif converti) désigne le métis au Chiapas et en Amérique centrale. *Genizaro* désigne ici un(e) autochtone acculturé(e) (probablement captif(ve) à l'origine) employé(e) comme serviteur au Nouveau-Mexique. [NDLR]



frontière septentrionale de la Nouvelle-Espagne vers 1780

(Carte dessinée par James P. Finley. Source : *Huachuca on Maps* : http://huachuca-www.army.mil/images/History_Map1780Finley.gif)

entre les provinces de Nueva Vizcaya, du Nouveau-Mexique et de Sonora (Moorhead 1975a : 260-261; Griffen 1998 : 268; Nava, 2 mai 1793) [voir les cartes]. L'expansion démographique et territoriale du système dans Nueva Vizcaya découlait en grande partie de la population florissante d'Apaches à Janos. Les officiers firent en mars 1792 un premier recensement qui montrait que 325 personnes vivaient dans onze hameaux (*rancherías*). Dès le mois de décembre suivant, le nombre augmenta à 450 ; si ce nombre semble peu élevé, il faut comprendre que dans le climat aride du Sud-Ouest espagnol, les garnisons ne pouvaient garantir la subsistance qu'à une population limitée. Pour empêcher que la terre ne doive supporter plus que sa capacité et pour prévenir les mésententes entre certains des dirigeants apaches, le capitaine Antonio Cordero, à Janos, commença à permettre à certains groupes apaches de s'installer en permanence dans les garnisons avoisinantes dans la province de Nueva Vizcaya, notamment à Carrizal, Namiquipa et San Buenaventura (Griffen 1998 : 72-73). Le système des établissements non seulement se déploya en Nueva Vizcaya durant ces années-là, mais également au Nouveau-Mexique et à Sonora. De 1790 à 1794, les Chiricahuas et les Mescaleros

exploitèrent la terre à Sabinal, et en 1793 des Apaches arivaipas s'installèrent à Tucson (Dobyns 1976 : 105; Benes 1965 : 71-72).

En même temps que le système connaissait une certaine croissance, le nombre de gens à Janos continuait à augmenter pour atteindre un sommet de 782 personnes en 1795 (Griffen 1991 : 182). De toutes les réserves, c'est à Janos qu'on a tenu le compte le plus fiable du nombre de personnes durant les premières années, et le vice-roi louangea les actions de Cordero (Revillagigedo 1791). Durant la même période, la Couronne consacra de plus en plus d'argent à des rations et des dons destinés à Janos. Les dépenses annuelles s'élevèrent de 1100 pesos entre 1787 et 1790, et jusqu'à 13 011 pesos pour la seule année 1796, soit l'équivalent d'environ le quart du budget annuel de la garnison (Borica 1791; Tapia 1796; Ochoa 1799). En dépit de ces coûts élevés, ces tentatives profitèrent financièrement aux Espagnols. Le système coûtait encore moins cher que les dépenses combinées d'une guerre à finir et des pertes encourues lors des raids de représailles.

Une autre façon pour les Espagnols de tirer profit des réserves était de donner aux commandants les plus

compétents la chance de faire preuve de leurs habiletés administratives en tant qu'officiers supérieurs. Ainsi Manuel Muñoz, commandant de la garnison de del Norte, a été gouverneur du Texas de 1790 à 1798, alors qu'Antonio Cordero, commandant à Janos, a été gouverneur de Coahuila de 1797 à 1817, incluant un terme de trois ans comme gouverneur intérimaire de Coahuila et du Texas de 1805 à 1808. Plus tard, en 1822, on nomma Cordero commandant en chef des provinces intérieures de l'Ouest pour ensuite le promouvoir au poste de général-maréchal, poste qu'il a détenu jusqu'à son décès survenu à Durango, au printemps 1823 (Chipman 1992 : 277; Faulk 1964 : 29-31, 124; Navarro Garcia 1964 : 513).

Il est clair que l'expansion économique de la frontière nord-ouest de la Nouvelle-Espagne apparaît à ses débuts comme une des conséquences les plus importantes de la réduction du nombre de raids et de guerres dans cette région. L'exploitation agricole et minière, la construction d'églises et, surtout, l'établissement de ranchs, ont été florissants à Sonora au milieu des années 1790 (Dobyns 1976 : 105; Faulk 1970 : 46-47). Les Franciscains, critiques du système des réserves développé par les militaires parce qu'ils prétendaient pouvoir faire mieux eux-mêmes, ont tout de même profité de la construction des magnifiques missions de Tumacári et de San Xavier del Bac à Tucson. Un récit oral ainsi qu'un unique document écrit en espagnol indiquent que les Apaches y ont contribué (Dobyns 1976 : 41-42). Durant les années 1820, les propriétaires d'établissements agricoles et de fermes d'élevages (*rancheros*) espagnols et mexicains poussèrent leur expansion jusque dans les vallées de San Pedro, Sonoita et Santa Cruz, occupant ainsi de nouveau plusieurs des mêmes sites, là où les missionnaires avaient déjà, au xvii^e siècle, établi des *visitas** et des missions avant de les céder aux Apaches. Cette croissance soutenue montre clairement que les raids apaches, de Janos à Tucson, n'ont pas recommencé tout de suite après l'indépendance mexicaine, bien que plusieurs spécialistes de ces zones frontalières l'aient présumé par erreur (Park 1979 : 231; Brinckerhoff et Faulk : 92; Moorhead 1965, 1968 : 289; Moorhead 1975a : 265). Les *rancheros* n'auraient pas choisi de déplacer leurs troupeaux vers le nord, en territoire apache, s'ils avaient craint d'être attaqués par eux (Radding 2005 : 260-261; Officer 1987 : 87, 103-104, 108; Mattison 1946 : 288).

Au moment où les propriétaires d'établissements agricoles et de fermes montaient vers le nord à partir de Sonora, les mineurs de Nueva Vizcaya firent de même. En 1803 et 1804, les Espagnols ont fondé une communauté de mineurs, Santa Rita del Cobre (à quinze milles à l'est de la ville qui s'appelle aujourd'hui Silver City, au Nouveau-Mexique) et ont commencé à extraire du cuivre des montagnes environnantes, les monts Santa Rita, situés

juste au sud de la chaîne des monts Mogollons, en territoire apache, et leurs opérations ont duré jusqu'en 1858. Comme pour les Chichimecas à Zacatecas deux siècles auparavant, l'histoire populaire raconte que ce sont les Apaches qui avaient découvert les gisements. Quoi qu'il en soit, des documents espagnols nous disent que le Chiricahua Juan Diego Compá, ayant appris à lire et à écrire avec habileté, rédigea une requête en espagnol demandant la permission d'explorer la possibilité de trouver de l'or et du cuivre le long de la rivière San Francisco, à l'ouest de Santa Rita del Cobre, en territoire apache gila (de la région des Mogollons). Les communautés minières de Corralitos et d'El Barranco suivirent dans les années 1830, et les Mexicains commencèrent même à extraire du sel d'une mine dans les monts Mogollons (Griffen 1998 : 87, 120; Griffen 1983 : 33). On pourrait croire que la bande de Chiricahuas des monts Mogollons aurait immédiatement réagi à cet empiètement comportant une augmentation de raids et de combats, mais au contraire ils ratifièrent un accord de paix avec les troupes espagnoles en 1816, et une portion des membres de leur nation à Janos optèrent pour des rations hebdomadaires – qu'ils reçurent de 1818 jusqu'à au moins 1822 (Murga 1816; Ortiz 1816; Maynez, 3 octobre 1816, 9 octobre 1816, 3 août 1818; Vizcarra 1822; Ronquillo 1821).

Puisqu'un territoire frontalier moins violent permettait d'envisager de meilleures occasions économiques, on assista dès lors à une expansion démographique. De 1800 à 1830, la partie nord de la Nouvelle-Espagne vit sa population augmenter à un rythme trois fois plus élevé qu'ailleurs dans cette région (Aboites Aguilar 1995 : 49). On observe un semblable taux d'accroissement à Janos, de 1792 à au moins 1822, alors que la population espagnole a plus que triplé. On trouve confirmation de relations stables entre soldats, colons et Apaches pacifistes dans le fait que les recenseurs ont inclus les Apaches dans leur calcul global des quatre recensements consécutifs qui eurent lieu entre 1812 et 1822 (Casanova 1793; Quintanilla 1798; Anon. 1799; Anon. 1800; Bargas 1801; Anon. 1804; Tarin 1807; Ronquillo 1812; Anon. 1818; Anon. 1819; Pérez 1822). Les habitants de Janos fondèrent également d'autres communautés, telle la colonie voisine, Casa Grandes, située près des ruines d'un immense centre commercial précolombien du même nom, et dont le site est aujourd'hui classé Patrimoine mondial (Carter 2009 : 29, 46-49, 61; Schaasama et Riley 1999 : 246-248). À partir de Casa Grandes, il fut possible d'approvisionner la garnison de Janos en maïs et en bétail (Griffen 1998 : 120). Bien que la croissance y ait été plus lente, la population y a tout de même augmenté : de 110 personnes en 1795, elle a passé à 167 personnes en 1812 (Almanza 1795; Narbona 1795; Anon. 1798; Anon. 1799; Anon. 1800; Bargas 1801; Anon. 1812). De la même façon, à la frontière de la province de Sonora, les populations de Tubac et de Tucson ont augmenté, ce qui a permis une croissance démographique et une expansion territoriale vers le nord, dans la région de Pima Alta (aujourd'hui le sud de

* Littéralement ce que nous appelions au Québec une « deserte », c'est-à-dire une église sans prêtre résident, « visitée » par un prêtre de façon intermittente. [NDLR]

l'Arizona) [Brinckerhoff 1967 : 14-15; Faulk 1970 : 46-67; Worcester 1975 : 29].

En utilisant une lorgnette géographique plus large, on peut voir un lien entre les avantages économiques découlant de la paix avec les Apaches dans les provinces de Sonora et de Nueva Vizcaya et ceux découlant de l'alliance avec les Comanches et les Navajos au Nouveau-Mexique. Un historien a récemment mis en valeur l'importance de l'alliance avec les Comanches pour dynamiser l'expansion économique du Nouveau-Mexique. En effet, la paix avec les Comanches y a joué un rôle important. Cependant, en l'absence de semblables ententes avec les Navajos et les Apaches, les voleurs de bétail athapascans auraient continué à perturber les échanges commerciaux régionaux et à nuire à la croissance économique. Si la paix avec les Comanches a permis aux *vecinos*, c'est-à-dire les résidents, de faire application pour des terres et de fonder des villages aux abords de Taos, d'Abiquíu et dans la vallée de Mora, l'expansion vers le sud et à l'ouest d'Albuquerque, y compris vers Sabinal, découle directement des accords de paix avec les Apaches (Frank 2000 : 119).

Finalement, il faut aussi porter une attention toute spéciale au cas de Tucson, à cause de sa croissance soutenue pendant et après l'Indépendance mexicaine. Si la plupart des réserves ont été déstabilisées ou n'ont continué à fonctionner qu'à un moindre niveau d'efficacité durant les années de transition entre le gouvernement espagnol et le gouvernement mexicain, la réserve de Tucson semble, quant à elle, en avoir été renforcée. Les Apaches pacifiques qui y résidaient sont demeurés loyaux aux troupes royalistes durant la révolte d'Hidalgo et ont contribué à diminuer l'impact de la perte de soldats dans Sonora. De plus, le projet a pris de l'expansion en 1819 lorsque le chef Chilitipagé, avec 236 Apaches de la bande de Pinal, s'installèrent à demeure à Tucson et réussirent, selon toutes les apparences, à cohabiter de manière paisible avec les Arivaipas qui y étaient déjà installés. Une rébellion générale apache qui a duré de 1832 à 1834 a contribué à réduire la population, mais leur nombre a rapidement augmenté à partir de 1835. Le chef Antuna y est demeuré en résidence avec 488 Apaches, hommes femmes et enfants qui, tous, reçurent des rations de blé toutes les semaines (McCarthy 1976 : 134; McCarthy 1997 : 51; Romero, 21 mai 1819, dans Brinckerhoff et Faulk 1965 : 116; Conde 1819, dans Dobyns 1976 : 104). Les bandes apaches continuèrent à résider à Tucson et à Tubac durant les années 1840 malgré des incursions de plus en plus fréquentes par des Apaches indépendants pour voler du bétail (Bancroft 1889 : 402). Parmi ceux qui sont demeurés à Tucson durant les années 1860, plusieurs devinrent des éclaireurs à Fort Goodwin où ils se marièrent avec des femmes de White Mountain, bien que la réserve ait été dirigée par des Américains (Goodwin 1971 : 192; Escudero 1997 : 368).

L'ADAPTATION DES APACHES

Durant toute cette période, seule une minorité d'Apaches ont été affectés par les efforts d'hispanisation et

de christianisation que l'on a décrits jusqu'ici. Bien que les spécialistes de plusieurs disciplines aient défini l'acculturation comme étant un processus linéaire unidirectionnel selon lequel une culture colonisée adopte les traits des colonisateurs, en réalité il s'agit plutôt d'un processus dynamique qui se fait dans la réciprocité (Gutiérrez et Young 2010 : 36). Autrement dit, les Apaches et les Espagnols ont, de part et d'autre, adapté leurs cultures et les ont modifiées au contact l'une de l'autre; la direction générale que prendrait cette nouvelle forme culturelle n'a jamais été définie d'avance. La plupart des Apaches indépendants n'ont eu que des contacts limités avec les Espagnols tandis que la plupart des Apaches pacifiés ont continué de subsister sur leurs propres récoltes de fruits, de noix et de gibier, même s'ils recevaient des rations hebdomadaires de maïs espagnol, de viande et de tabac, en tant que simples suppléments alimentaires. En général, les Apaches soi-disant « pacifistes » faisaient en fait preuve d'une loyauté à deux tranchants, servant un jour les intérêts des Espagnols et les contrecarrant le lendemain (Griffen 1998 : 71).

Les chefs qui résidaient dans les réserves ainsi que les interprètes répandaient souvent des rumeurs. Parfois, ils incitaient leurs gens à se révolter en soutenant que les Espagnols voulaient tuer tous les Apaches (Nava, 29 juillet 1791), mais le plus souvent ils changeaient de tactique et avertissaient plutôt les Espagnols de révoltes ou d'attaques imminentes par les membres de leurs familles pour provoquer la peur au sein des troupes espagnoles et des colons à la frontière (Hendricks 1994 : 172; Hendricks et Timmons 1998 : 34, 37; Griffen 1998 : 80-8, 91-92). Même Juan Diego Compá, qui vivait dans la garnison de Janos avec ses gens, répandit tant de rumeurs troublantes que le commandant en chef Nemesio Salcedo tenta, en 1803, de l'obliger à s'installer en permanence dans une autre réserve (Griffen 1998 : 32-33). Les motifs de Juan Diego ne sont pas clairs mais on croit qu'il a pu ainsi donner voix à son ressentiment de ne pas avoir été nommé chef principal, comme son père.

En agissant à partir de la base, c'est-à-dire à partir des réserves elles-mêmes, les chefs apaches les plus influents servaient leur propre cause en négociant la libération des prisonniers de guerre apaches. Parfois, ils allaient même jusqu'à des villes espagnoles, telles que Arizpe ou Chihuahua, pour y rencontrer des officiels espagnols. En 1790, El Compá convainquit le commandant en chef Pedro de Nava de sauver quelques Apaches de sa famille de la déportation à Mexico (Griffen 1983 : 27). Deux ans plus tard, un *Apache de paz*, dont on ne connaît pas le nom, se rendit à Arizpe où il marchandait la libération d'une jeune fille apache mais chrétienne qui était au service d'une famille espagnole (Bringas 1796-1797, dans Matson et Fontana 1977 : paragr. 95, 120). La même chose se passa lorsqu'un chef apache de l'Ouest, Chilitipagé, se rendit à Arizpe pour libérer une femme et un garçon apaches emprisonnés à Fronteras (Narbona, 8 mars 1819, dans Dobyns 1976 : 103). Les Espagnols ne rendaient pas tous les prisonniers réclamés par les Apaches, mais lorsque

les officiers refusaient, les chefs d'Apaches pacifistes avaient plusieurs façons d'exprimer leur mécontentement pour convaincre les Espagnols de changer d'idée; par exemple, ils refusaient parfois de servir comme éclaireurs, ou encore ils désertaient leur réserve (Griffen 1998 : 103). De plus, les Apaches des réserves ne se sentaient pas obligés de libérer leurs « prisonniers chrétiens... élevés à leur manière et qui demeuraient avec eux comme s'ils étaient Apaches » (Bringas 1796-1797, dans Matson et Fontana 1977 : paragr. 92, 119). En récupérant leurs compatriotes et en gardant avec eux leurs prisonniers les mieux acculturés, les Apaches rassemblèrent leurs familles et commencèrent à rebâtir leur population dans les réserves.

Les Apaches qui vivaient en paix avaient leurs propres raisons d'accepter les rations et les dons des Espagnols. Au début des années 1790, les officiels espagnols donnèrent du bétail aux Apaches pour qu'ils en fassent l'élevage dans le but de réduire le coût des rations et pour les encourager à être autosuffisants. Mais les Apaches eurent vite fait de consommer toutes les bêtes (Griffen 1998 : 109). Année après année, les Espagnols demeurèrent perplexes devant ces Apaches qui engloutissaient leurs rations hebdomadaires et les vêtements dès la première journée de distribution, ou encore les vendaient, les échangeaient ou les offraient en gage aux colons espagnols (Arriquibar, 20 mai 1795, 29 juin 1795, dans Matson et Fontana 1977 : 122, 126-127). Cette soi-disant gloutonnerie explique les doutes de plusieurs prêtres et officiers espagnols quant à l'éventuelle transformation de ces Apaches semi-nomades en Espagnols sédentaires (Bringas 1796-1797, dans Matson et Fontana 1977 : paragr. 93, 119).

Les Apaches avaient cependant de bonnes raisons de dépecer et consommer rapidement ces animaux d'élevage. À cause de la sécheresse, des inondations ou des raids par d'autres Amérindiens, les attelages de mules apportant des rations n'arrivaient pas toujours à temps (Díaz 1787; Gálvez 1786, dans Worcester 1951 : paragr. 141, 165; Ortelli 2007 : 193; Moorhead 1975a : 79, 212). Les hommes apaches tentaient de compenser pour les manques de rations et de montrer leur colère en mangeant tout ce qui était disponible, qu'il s'agisse d'animaux d'élevage ou des chevaux des soldats (Borica, 23 juillet 1792; voir aussi Braatz 2003 : 184). Qui plus est, comme lors des chasses au cerf ou au bison sur le territoire apache, les chefs cherchaient à rehausser leur prestige en demeurant ceux qui dépeçaient les animaux sur-le-champ et qui redistribuaient la viande au plus grand nombre possible de personnes de leur famille (Opler 1941 : 465). Le chef mimbrenño Yagonxli (Ojos Colorado), connu pour son tempérament explosif, disait vrai lorsqu'il se plaignait du fait qu'il ne recevait pas de rations suffisantes à Janos, car les officiers espagnols ne distribuaient des rations qu'aux membres de sa famille immédiate (Nava 1796).

En dépit des besoins réels de certains, la tendance générale des revendications apaches concernant l'augmentation de ces rations et de ces dons, au-delà de ce qui avait

été prescrit par la politique espagnole, fit rapidement augmenter les coûts du système. À Janos en 1795, cela concernait non seulement les chevaux des soldats, mais aussi les « peaux de cerf, de l'argent, des moutons, des boucliers en cuir de vache, [et] des épis de maïs » (Medina 1795). Il est clair que les espoirs des officiels espagnols que les commandants des postes puissent économiser en donnant aux Apaches des cadeaux « de peu de valeur », qui seraient « hautement estimés », ne se réaliseraient pas (Nava, 14 octobre 1791, dans Hendricks et Timmons 1998 : paragr. 22). Au lieu de cela, les Apaches exerçaient des pressions sur les Espagnols pour qu'ils leur donnent les objets dont ils avaient le plus besoin et qu'ils valorisaient le plus, tout en maintenant leur identité culturelle. Les Apaches préféraient la viande de cheval à celle du bœuf, et le fait d'obtenir des peaux de cerf leur sauvait beaucoup de temps et de travail tout en éliminant le risque de se faire attaquer par leurs ennemis lorsqu'ils étaient en dehors de la réserve (Hagle 1962 : 33; Griffen 1998 : 102).

En s'adaptant aux réserves, les Apaches ont aussi adopté les vices des Espagnols frontaliers et des Amérindiens des missions et ils les ont même pratiqués de pire façon. La pratique du pari en est le plus bel exemple. Plutôt que de devenir des agriculteurs sédentaires et des catholiques pieux, les Chiricahuas de Bacoachi préféraient jouer aux cartes avec les « chrétiens » – autrement dit avec les colons espagnols et les Amérindiens Ópatas des missions (Bringas 1796-1797, dans Matson et Fontana 1977 : paragr. 99, 130). Ils fabriquaient et peignaient leurs propres cartes à jouer, puis inventaient leurs propres jeux, accroissant ainsi leur grand répertoire de jeux de hasard (Matson et Fontana 1977 : 122). Un autre passe-temps favori des Apaches consistait à parier sur des courses à pied. Lors d'une compétition contre les colons de Tucson en 1825, les Apaches gagnèrent systématiquement, et les Espagnols se plaignirent en disant que les Apaches avaient « arrangé » ces courses et exigèrent qu'on leur redonne l'argent donné en gage (Leon, 1^{er} février 1825, dans McCarthy 1997 : 2). D'autres « vices » espagnols adoptés couramment par les Apaches comprennent la danse, les jurons et le concubinage. Selon un frère franciscain, les Apaches agissaient mal sur ces trois plans durant les *fandangos*, fréquemment tenus à Bacoachi, « au cours desquels mille inconvenances sont chantées et où les mouvements les plus vils sont exécutés » (Arriquibar, 20 mai 1795, dans Matson et Fontana 1977 : 122). Du point de vue des Franciscains, ces sujets espagnols corrompaient tout simplement les Apaches plutôt que de les aider à s'« hispaniser » d'une manière moralement acceptable. Mais en réalité il s'agissait probablement là d'un cas d'acculturation réciproque, autrement dit d'Espagnols qui s'« apachisaient » (ou qui adoptaient des traits apaches) [Anderson 1999 : 106]. Le pari, spécialement sur les courses de chevaux, constituait une entreprise d'importance pour les Apaches car on accordait une valeur spirituelle au fait de danser; de plus, faire l'acquisition de plus d'une femme était une façon pour les hommes apaches d'élever leur statut social (Wayland, Wayland et Ferg

2006 : 53; Opler 1941 : 100-113, 299, 416-426; Cortés 1799, dans John et Wheat 1989 : 62-64).

Il n'est donc pas surprenant que la meilleure façon pour les Apaches de s'adapter aux réserves était de s'en éloigner. Comme dans les missions, le fait de vivre en sur-nombre encourageait la transmission de maladies infectieuses et, lorsque frappait une épidémie, les Apaches tentaient d'y survivre en se relocalisant dans une autre réserve ou encore retournaient en territoire apache pour éviter d'y succomber. Au printemps 1801 par exemple, Juan Diego et trente-six de ses compatriotes déménagèrent de Janos à Frontera, dans la province de Sonora, à cause d'une épidémie de variole; d'autres s'en allèrent à Bavispe ou ailleurs dans le territoire apache. Une autre épidémie de variole, en 1816, ainsi qu'une épidémie de rougeole, en 1826, entraînèrent aussi de « l'instabilité (ou bougeotte) » chez les Apaches (Griffen 1983 : 32, 36; 1988 : 311; 1998 : 81, 89).

En d'autres temps, l'instabilité politique pouvait inciter les Apaches pacifistes à revenir sur leur propre territoire. Ils le faisaient parfois paisiblement, comme ce fut le cas en août 1794, à Janos. Moins de trois semaines après le décès d'El Compá, 40 % de la presque totalité des cinq cents Apaches pacifistes quittèrent la garnison. Un chercheur a suggéré qu'il s'agissait sans doute de la coutume apache d'abandonner un campement après le décès d'un proche, mais le fait que toute la famille et même toute la bande d'El Compá soient demeurées en résidence à la garnison ne permet pas de tirer cette conclusion (Griffen 1983 : 30). Selon Maria, une des femmes d'El Compá, ce qui est probablement arrivé découlait plutôt de la lutte de pouvoir entre les nouveaux dirigeants apaches, qui tentaient d'inciter les Apaches pacifiés à la rébellion générale durant cette période de vide politique (voir Griffen 1998 : 78).

En plus de l'instabilité interne qui sévissait dans les garnisons, des désaccords en matière de politique avec les groupes d'Apaches indépendants poussèrent les Apaches pacifistes à les quitter. *Nantan* (le chef) Chiganstégé était à la tête des Chiricahuas indépendants qui, en février 1788, assassinèrent à Bacoachi le chef apache Isosé, un pacifiste imposé par les Espagnols (Moorhead 1968 : 192-196; Haley 1981 : 155). Quatre ans plus tard, encore en février, des bandes d'Apaches gilas lancèrent une deuxième attaque, ce qui obligea presque 90 % des cinq cents Apaches pacifistes à quitter la réserve (Garrido y Duran 1792 : parag. 61).

Les Apaches désertaient parfois leurs réserves pour aller se venger des troupes espagnoles qui avaient lancé des expéditions punitives sur leur territoire. En mars 1794, les Mescaleros quittèrent San Elizario (voir les cartes) après que les troupes espagnoles eurent lancé plusieurs campagnes contre des Mescaleros indépendants. Lorsqu'une patrouille espagnole tenta de les punir pour leur insubordination, un groupe de Mescaleros autrefois pacifiques tendirent une embuscade aux Espagnols dans les monts Organs, tuant quatorze soldats et colons, y compris Manuel Vidal de Lorca, le commandant du poste

(Hendricks 1994 : 174). Au mois de juillet suivant, les Mescaleros d'El Paso del Norte firent la même chose, tuant cinquante-sept espagnols et trois officiels en seulement deux jours, tout en ne perdant que vingt et un des leurs (Bringas 1796-1797, dans Matson et Fontana 1977 : parag. 94, 120; Navarro García 1964 : 493; John et Wheat 1991 : 163).

Le frère Diego Bringas rapporte qu'après cette victoire apache, « on ne [pouvait] voyager sans être attaqué ». Comme bien des critiques du programme d'*establecimientos*, il croyait que les Apaches qui avaient connu la paix posaient un plus grand problème que ceux qui n'avaient jamais été pacifiés. Il argumenta que « parce qu'ils possédaient une connaissance intime de toutes les provinces » et qu'ils savaient désormais se servir d'armes à feu, ils pouvaient « commettre de bien plus grands crimes » lorsqu'ils « redevenaient sauvages ». Bref, il considérait que c'était une perte totale de fonds royaux que de supporter « ces barbares ignorants » (Bringas 1796-1797, dans Matson et Fontana 1977 : parag. 94, 119-120).

Durant la période qui suivit cette révolte, les *Mescaleros de paz* d'antan se joignirent à leurs familles et formèrent une alliance avec des Mimbrenos indépendants et des bandes de Chiricahuas gileños. Une telle coordination d'efforts pour assurer leur défense illustre bien la grande habileté des tribus apaches à travailler ensemble, et l'on comprend qu'elles présentaient un sérieux obstacle aux troupes espagnoles et à leurs alliés amérindiens, qui continuèrent à faire la guerre aux Mescaleros au moins jusqu'en 1799 (Navarro Garcia 1964 : 493; Moorhead 1975a : 259). La prolongation de ce conflit indique que la paix entre les Espagnols et les Mescaleros a toujours été instable, et ce, bien avant l'époque de l'Indépendance mexicaine. Il semble que les Mescaleros furent les premiers Apaches pacifiés à abandonner pour de bon une réserve et à réaffirmer leur indépendance culturelle.

Les Apaches se relocalisaient le plus souvent à cause de la rareté des rations. Depuis le début du système de réserves, les Apaches avaient convaincu les officiers espagnols de les laisser quitter les garnisons pour aller chasser lorsque les rations venaient à diminuer (Garrido y Duran, 8 février 1788, dans Dobyns 1976 : 100). Dans le but de distinguer ces Apaches en « permission » de leurs compatriotes indépendants, les commandants de postes délivraient des passeports apaches qui leur permettaient d'aller chasser durant dix à vingt jours sur leur propre territoire. Cette politique, mal conçue, permit à des Apaches supposément loyaux d'effectuer des raids pour aller voler du bétail dans les provinces voisines sous le couvert de la paix, et très souvent en collaboration avec leurs compatriotes indépendants. Ainsi, les Mescaleros pacifiques de l'est de Nueva Vizcaya allaient souvent voler des chevaux dans Coahuila, tandis que les Chiricahuas pacifiques de l'ouest de Nueva Vizcaya faisaient de même dans la province de Sonora. Lorsqu'ils étaient confrontés à une patrouille espagnole ou mexicaine, les Apaches n'avaient qu'à montrer leurs passeports, à blâmer les

Apaches indépendants pour les raids et à prendre la chance qu'on les laisse agir à leur guise.

Les Apaches pacifiques comprirent vite qu'ils pouvaient également mener des raids illégaux s'ils étaient nantis de passeports, soi-disant pour aller rendre visite à leurs familles dans d'autres réserves. Depuis au moins 1794, les Chiricahuas pacifiques de l'ouest de Nueva Vizcaya recevaient régulièrement un passeport pour aller visiter leurs familles dans la province de Sonora; dans la partie ouest de la chaîne de montagnes Sierra Madre, ils rencontraient des Chiricahuas indépendants avec qui ils menaient conjointement des raids pour voler du bétail dans les réserves de Sonora. Lorsqu'ils avaient acquis un bon nombre de chevaux espagnols, les Apaches pacifiques les donnaient en échange aux Apaches indépendants, ou bien ils les revendaient aux colons espagnols résidant près de leur réserve (Griffen 1998 : 79; Blythe 2005 : 84). Comme l'a rapporté le frère franciscain Antonio Barbastro en 1795, les passeports constituèrent « la plus grosse pierre d'achoppement » à une paix durable avec les Apaches, parce qu'ils permettaient à des Apaches pacifiés de « vagabonder et de voler sous prétexte d'aller à la chasse » (Barbastro, 29 juin 1795, dans Matson et Fontana 1977 : 127). La plupart des Espagnols des frontières étaient prêts à tolérer des raids de petite envergure durant les années 1790. Cependant, lorsque les Apaches augmentèrent la fréquence et l'intensité de leurs raids durant les années 1810, le système commença à se désintégrer alors que les Espagnols utilisaient leurs troupes et leur argent loin des frontières pendant la guerre pour l'Indépendance mexicaine. En 1822, le système se détériora d'autant plus que les officiels mexicains tentèrent de diminuer les coûts en éliminant les rations de viande et, en 1824, les rations *in absentia* (Zuñiga 1835 : 22-26; Weber 2005 : 360 n. 60; Griffen 1998 : 21).

CONCLUSION

La croissance économique et démographique hispaniques durant ces années était réelle, mais il s'agissait d'un processus au rythme inégal que l'on doit situer dans le contexte de l'expansion des Comanches vers le sud et de la difficulté pour les Espagnols de trouver de l'argent et des fournitures. Les guerres continues entre les Comanches d'une part, et les Mescaleros et les Lipans d'autre part, signifiaient que la paix sur les plaines du Sud, en périphérie de l'est de la province de Nueva Vizcaya et de Coahuila, demeurait plus fragile que dans l'ouest de Nueva Vizcaya et dans Sonora, et que les bénéfices démographiques et économiques y étaient moins importants (Hämäläinen 2008 : 220). D'un autre côté, la guerre entre la France et l'Espagne entre 1793 et 1795 obligeait la Couronne espagnole à détourner de l'argent et des troupes au détriment des frontières apaches. Cela a eu pour effet de rendre peu enviable la position des officiels espagnols, alors qu'ils devaient réduire les rations des Apaches pacifiques et leur demander de retourner dans leur territoire, au moment même où le système commençait à se stabiliser. Les officiers espagnols espéraient que les Apaches

allaient demeurer pacifiques, mais ils avaient peu à leur offrir en échange. La rareté des rations et des troupes semble avoir influencé les Chiricahuas et les Mescaleros à désertir Sabinal en 1794 et a peut-être précipité trois révoltes mescaleros à El Paso, à San Elizario et à Presidio del Norte entre 1794-1795 (Griffen 1998 : 81; August 1981 : 156; Simmons 1991 : 60; Benes 1965 : 70). Au milieu de 1796, ces mêmes problèmes ont probablement provoqué le départ de près de 70 % des Chiricahuas de Janos. Bien que certains d'entre eux soient revenus, le nombre d'habitants à Janos n'a plus jamais approché les huit cents qui vivaient près de la garnison en 1795. Au lieu de cela, il n'y eut à Janos qu'en moyenne deux cent trente-quatre individus durant les trois décennies suivantes (Griffen 1998 : 82).

Sans aucun doute, les tentatives pour mettre en pratique le programme des Apaches pacifiés se sont avérées bien plus compliquées et bien moins fiables que ce qu'avaient d'abord envisagé les hommes politiques espagnols. Ces réserves coûtaient cher aux deux parties. La violence accrue qui s'installa entre les Apaches indépendants et les troupes espagnoles entre 1786 et 1790 a presque empêché le système de vraiment s'implanter. Même après son implantation, il est demeuré coûteux à administrer : les réserves sont devenues des incubateurs de maladies et, finalement, bien peu d'Apaches ont pratiqué l'agriculture ou sont devenus des Espagnols sédentaires. Du point de vue des Apaches, tant que les Espagnols échouaient à distinguer les Apaches neutres des Apaches hostiles et tant qu'ils continuaient à envoyer leurs hommes et leurs femmes vers le sud, il ne s'agissait pas du tout de paix sur leur territoire.

En effet, la vaste majorité des Apaches qui s'étaient relocalisés dans les réserves espagnoles l'ont fait seulement pour répondre à des besoins provisoires. En faisant preuve d'un minimum d'hispanisation, de christianisation et d'intégration, ils ont au contraire trouvé des moyens créatifs d'adapter leur indépendance culturelle. En répandant des rumeurs troublantes, en récupérant des prisonniers, en jouant leurs rations et leurs cadeaux, en forgeant des alliances inter-tribales et inter-bandes, en continuant à chasser, à faire la cueillette et à effectuer des raids, les Apaches consolidaient leur indépendance et conservaient leur autorité sur l'ensemble de leur territoire. Cela ne veut cependant pas dire que le système a échoué. Après 1790, le nombre d'extraditions a décliné, et à partir de 1800 le nombre d'offensives militaires a diminué, tout en étant mieux ciblées. Après 1790, la violence mieux contrôlée a permis au groupe d'Apaches et d'Espagnols au cœur de l'entreprise, de travailler ensemble à refaire la société coloniale des frontières du sud-ouest de l'Amérique.

Quel est alors le véritable legs du système d'*establecimientos*? Vu la longue durée des violences réciproques qui eurent cours après 1831, nous sommes tenté de conclure que les bénéfices réciproques dont jouirent pour un temps les Espagnols et les Apaches grâce à des échanges pacifiques n'étaient plus qu'un souvenir. Il est vrai que la vaste majorité des Mexicains et des Apaches ont choisi la guerre

plutôt que la paix durant cette période et qu'ils oublièrent les leçons qu'ils s'étaient données mutuellement. Il restait tout de même des vestiges de cette époque. Durant les années 1840 et 1850, les officiels mexicains et américains ont reconnu les bandes de Chiricahuas qui avaient vécu en paix à Janos et à Carrizal et, dans leurs rapports, ils les appelaient les Janeros et Carrizaleños (Sweeney 1998 : 5, 312). De plus certains Apaches optèrent pour le service aux Mexicains, comme éclaireurs de Janos à Tucson, comme ils le faisaient depuis l'époque espagnole et comme ils le feraient de nouveau pour les Anglo-Américains dans les années 1880 (Officer 1987 : 177, 190, 206, 264). Un de ces éclaireurs des plus remarquables, Gervacio Compá, peut-être le fils de Juan Compá, a servi à Janos dans les années 1850 (Griffen 1998 : 226, 232-233, 242-243; Sweeney 1998 : 171, 252, 279). Finalement, une minorité d'officiers mexicains ont eu recours à des mesures diplomatiques; par exemple, détenir des Apaches comme otages pour négocier, distribuer des rations, ou même réserver des lopins de terre spécifiques, comme moyen de convaincre les Apaches fatigués de la guerre d'accepter de conclure localement des accords de paix (García Conde, 23 septembre 1842, dans Chávez 2007 : 258-266; Griffen 1998 : 147-151, 189-199, 233-235, 249-259). Le gouverneur chihuahua Francisco García Conde, faisant écho à la saine logique du vice-roi espagnol, Bernardo de Gálvez, croyait que, même si un traité de paix ne résultait qu'en une « trêve », cela en valait quand même la peine puisque cela réduisait le nombre d'hostilités, coûtait bien moins cher que la guerre et permettait aux Mexicains et aux Apaches de sceller des amitiés et d'apprendre à se connaître réciproquement. García Conde écrivit ceci : « Exterminer leur race n'est ni commode, ni juste, ni possible. » (García Conde, 23 septembre 1842 dans Chávez 2007 : 269-270)

Quoi que ce fait soit moins bien connu, le plus important legs des *establecimientos* demeure sans doute le fait qu'ils ont contribué à familiariser les Apaches avec un système remarquablement similaire à celui des réserves établies par les militaires états-uniens au Nouveau-Mexique dans les années 1850 (Moorhead 1975a : 243). Les chercheurs sont depuis longtemps au courant des relations pacifiques entre les Apaches et les Anglo-Américains durant les décennies qui ont précédé la découverte de veines d'or à Pinos Altos, au Nouveau-Mexique, en 1860 (Thrapp 1967 : 6-14; Haley 1981 : 191-230; Griffen 1998 : 248-249; Sweeney 1998 : 137-158, 220-390; Sweeney 1991 : 99-141). Mais la reconnaissance du fait que les Mimbrenos, ou Chiricahuas de l'Est, ont été le premier groupe d'Apaches à avoir résidé dans les réserves hispaniques et à s'être relocalisés et réinstallés dans les réserves administrées par les États-Unis, aide à mieux comprendre la dynamique politique de cette période d'un point de vue autochtone et permet de relier les différentes facettes de l'histoire du Sud-Ouest amérindien, hispanique et américain (DeLay 2008 : xix).

Lorsqu'à l'automne 1854 l'agent des Indiens, Michael Steck, a rencontré Mangas Coloradas (Manches rouges) et d'autres dirigeants apaches chiricahuas à l'agence des

Apaches, près de Fort Thorn, les termes de l'accord, formulés par Steck, ont dû leur paraître tout à fait familiers. Un peu comme les Espagnols, Steck voulait transformer les voleurs de bétail en fermiers et fournir à leurs familles des rations mensuelles de maïs, de mouton et de bœuf. Comme ils l'avaient fait avec les Espagnols et les Mexicains, les Chiricahuas ont contribué à moduler les termes de cette paix. Chaque fois que cela était possible, les Chiricahuas ont employé des interprètes, hommes ou femmes, qui parlaient couramment l'espagnol. Dans ce cas, deux femmes mimbrenos, Monica et Refugia, participaient aux négociations; Monica parlait couramment l'espagnol et le lisait et l'écrivait bien aussi (Meriweather 1965 : 217). Bien que le Congrès n'ait jamais ratifié de traité, les Mimbrenos et les Américains sont quand même parvenus à des accommodements locaux qui reflétaient les intérêts des deux parties.

Les historiens semblent avoir mal compris que l'adoption d'un mode vie agraire par les Apaches qui firent la paix à Fort Thorn, constitue leur principale réussite. Des familles mimbrenos, y compris celle de Mangas Coloradas et bien d'autres qui s'étaient installées dans les *establecimientos*, ont cultivé des centaines d'acres de maïs le long des rivières Mimbres et Gila en 1855-1856 et 1858-1859 (Griffen 1998 : 250; Sweeney 1998 : 328, 331, 362-364, 380). Si l'on reconnaît que les Apaches le faisaient sur leur propre territoire où ils avaient pratiqué l'agriculture avant les offensives militaires mensuelles des Espagnols, ce succès ressemble bien plus à un « retour à la normale » qu'à « un pas vers la civilisation. » Les Apaches n'avaient pas besoin de Steck ni des soldats américains pour leur enseigner comment cultiver la terre, mais ils appréciaient la protection que leur offraient les Américains contre les troupes mexicaines et les chasseurs de scalps.

Ainsi, en arriver à des accommodements, et pas seulement à des conflits, constitue un résultat caractéristique des relations entre Apaches et Anglo-Américains durant toutes ces années. En se fiant à leurs expériences de vie dans les *establecimientos* ainsi qu'à leur habileté depuis longtemps reconnue de faire en sorte que les termes de la paix les favorisent, les Apaches ont recommencé à effectuer des raids pour voler les chevaux et le bétail mexicains, pendant que des soldats plus ou moins expérimentés tentaient naïvement de leur enseigner comme cultiver dans le désert.

Notes

1. J'en suis moi-même arrivé à ces pourcentages à partir de renseignements chiffrés sur les Apaches pacifiés fournis par Moorhead 1975a : 260-261; John et Wheat 1991 : 166; Griffen 1998 : 267-268. Pour un estimé plus élevé, allant de la moitié aux deux-tiers de tous les Mescaleros et Chiricahuas impliqués dans ce système dans les années 1790, voir Griffen 1991 : 155, 181, 189 et 1985 : 188-189. Les Espagnols estimaient qu'il y avait 5000 guerriers apaches en 1777, incluant les Navajos, ce qui correspondrait à environ 20 000 Apaches au total (Merino et Moreno, 11 décembre 1777, dans Bolton 1914 : 153). Les anthropologues estiment pour leur part qu'il y avait environ 11 000 Mescaleros, Chiricahuas et Apaches de l'Ouest en 1850. Voir Opler 1983b : 411 et 1983c : 428; Goodwin 1935 : 55.

2. Voir Croix 1782. Au sujet de la « déportation » des Apaches, voir Santiago 2011; Conrad 2011; Archer 1973 : 376-385; Moorhead 1975b : 205-220; Weber 2005 : 376-385.
3. Les Espagnols aidèrent également les Apaches à construire des maisons en adobe à Bacoachi, en mai 1787 (Moorhead 1968 : 185). Le gouverneur du Nouveau-Mexique, Fernando de la Concha, a ordonné qu'une collecte de fonds publique soit organisée à Albuquerque et à Bernadillo pour financer la construction de maisons destinées aux Apaches à Sabinal (Simmons 1991 : 58).
4. Le fait de nommer un chef apache principal devint un principe standard de la politique espagnole à partir de 1791 (Nava, 14 octobre 1791, paragr. 4). Ainsi, les officiers espagnols ont accordé ce privilège au chef Pinal Chilitipagé en le nommant « Général indien » à Tucson en 1819 (Narbona, 26 mai 1819, dans Brinckerhoff et Faulk 1965 : 116).
5. Trois bandes de Mescaleros ont emménagé dans la garnison del Norte en 1780 durant une inondation et pendant une épidémie de variole. Voir Moorhead 1968 : 248. En pratique, il était extrêmement rare que des Apaches reçoivent de l'eau-de-vie, ce qui semble n'être arrivé qu'une seule fois connue à Janos (Griffen 1998 : 102).
6. Des cent trente-cinq personnes que l'aumônier de Janos, Francisco Atanasio Domínguez, baptisa entre 1799 et 1802, seulement quinze d'entre eux, soit 11 %, étaient des Apaches (Domínguez, 30 avril 1799 au 30 juin 1802). Des vingt-deux baptêmes célébrés par des aumôniers mexicains dans le district de Janos, en 1833-1834, un seul concernait un Apache (Echeverria et Bermudes 1883-1834).
7. En mai 1785, une épidémie causant la mort, la *dolor de costado*, ou pleurésie, a frappé le Nouveau-Mexique (Stodder et Martin 1992 : 66).
8. Moorhead s'inscrit en faux contre Archer au sujet de l'époque de la politique de « déportation » vers La Havane. Il cite les directives vice-royales de Flores de 1787 et 1788 et un ordre royal subséquent datant du 11 avril 1799 (Moorhead 1975b : 208-209).
9. Ces données se fondent sur des documents d'archives espagnols tirés des rapports de garnison de Janos conservés à l'Université du Texas à Austin et à l'UTEP; elles proviennent également des AGN Provincias Internas 76, disponibles sur des microfiches à la Bancroft Library; de l'AGI de Guadalajara 289, à Séville, avec la permission de David Weber; de Moorhead 1975b : 205-220; de Moore et Beene 1971 : 265-282; de Dunn 1911 : 198-274. Mark Santiago arrive à de semblables pourcentages mais il estime qu'un nombre plus important d'Apaches, soit 2266, ont été déportés à Mexico de 1773 à 1809. Toutefois, ses données ne tiennent pas compte du sort des captifs qui ont été extradés à Veracruz et La Havane (Santiago 2011 : 201-203).

Documents d'archives

Abréviations

AGI Guadalajara – Archivo General de Indias, Audiencia de Guadalajara, Sevilla, Spain.

AGN PI – Archivo General de la Nación, Mexico City, Provincias Internas, microfilm.

AGS-Simancas – Archivo General de Simancas, Simancas, Spain.

BL – Bancroft Library, University of California at Berkeley

JHA, UTEP – Janos Historical Archives, Special Collections, University Library, University of Texas at El Paso.

JPR, UTA – Janos Presidio Records, Benson Latin American Collection, University of Texas at Austin.

MLMC – Max L. Moorhead Collection, Western History Collections, University of Oklahoma, Norman.

ALMANZA, Ensign Nicolas, « Estado que manifiesta el Numero de Vecinos q.e hay existentes en la Nueva Poblacion de Casas Grandes... ». Casas Grandes, 1^{er} août 1795, F11, S1, JPR, UTA.

ANON., « Estado q.e manifiesta el numero de Nobles, Españoles, mestizos, cleciasticos [sic] regulares, casados, solteros, viudos, y ninos q.e contiene este Pres.o su vecind.o y la nueva poblacion de Casas grandes ». Janos, 31 décembre 1798, F15, S1, JPR, UTA.

ANON., « Padrón en q.e se comprende el numero de Almas q.e existen de ambos sexos en fin de Diz.re de dho.Año, en dho Puesto... ». Janos, 31 décembre 1799, F15, S2, JPR, UTA.

ANON., « Padrón q.ue manifiesta el numero de tropa, Inbalidos, y vecinos de este Puesto y el de Casas Grandes ». Janos, 31 décembre 1800, F15, S3, JPR, UTA.

ANON., « Padrón que manifiesta el número de tropa, inválidos, y vecinos de este puesto [Draft] ». Janos, 1804, F17, S2, JPR, UTA.

ANON., « Padrón de Casas Grandes ». 31 décembre 1812, F20, S4, all in JPR, UTA.

ANON., « Estado que manifiesta el numero de habitantes q.e hai en este Presidio... ». Janos, 31 décembre 1818, F23, S3, JPR, UTA.

ANON., [Census for the pueblo of Janos]. Janos, février 1819, F24, S1, JPR, UTA.

BARGAS, Capt. Antonio, [Census of Casas Grandes (including Janos presidio)]. Janos, 31 décembre 1801, roll 14, JHA, UTEP.

BENITES, Father Antonio Rafael, Bacoachi, 9 avril 1787, AGI Guadalajara 287, MLMC, n° 2.

BORICA, Asst. Inspector Diego de to the Janos commander, Chihuahua, 1^{er} août 1791, F7, S1, JPR, UTA.

BORICA, Diego de to the Janos commander, Chihuahua, 23 juillet 1792, F8, S1, JPR, UTA.

CARRASCO, Lt. José Manuel to Commander-in-chief Jacobo Ugarte, San Buenaventura, 25 mai 1789, microfilm, AGN PI 193.

CARRASCO, Lt. José Manuel to Commander-in-chief Jacobo Ugarte, Hacienda del Carmen, 9 octobre 1789, microfilm, AGN PI 193, Mexico City, ff. 278-279.

CASANOVA, Capt. Manuel de, « Padron de la Tropa, Ymbalidos, y Vecindario que tiene el R.l Presd.o de Janos hasta fin de Diciembre de 1792 ». Janos, 1^{er} janvier 1793, F8, S2, JPR, UTA.

CORBÁLAN, Gov. Pedro et Lt. Col. Roque de Medina to Jacobo Ugarte, « Extracto deducido de los Partes que ...solicitaron los Apaches del Poniente bajo el nombre de Gileños ». Chihuahua, 1^{er} février 1787, AGI Guadalajara, MLMC.

CORDERO, Capt. Antonio to Commander-in-chief Jacobo Ugarte, San Buenaventura, 1^{er} mai 1787, AGI Guadalajara 287, MLMC.

CORDERO, Antonio, « Diario de ocurrencias, May 1-21 ». San Buenaventura, 22 mai 1787, AGI Guadalajara 287, MLMC.

CORDERO, Antonio to Commander-in-Chief Jacobo Ugarte, San Diego, 14 septembre 1789, microfilm, AGN PI 193, Mexico City.

CORDERO, Antonio to Capt. Manuel Casanova, Chihuahua, 17 janvier 1791, F7, S1, JPR, UTA.

CORDERO, Antonio, « Noticia de los Prisioneros solicitados por los capitancillos Mimbrenos ». Chihuahua, 18 avril 1791, F7, S1, JPR, UTA.

CORDERO, Lt. Col. Antonio to Janos Commander, Pueblo del Paso, 12 août 1791, F7, S1, JPR, UTA.

CROIX, Commander-in-chief Teodoro de to Capt. Manuel Muñoz, Arizpe, 12 septembre 1782, AGI Guadalajara 282, Sevilla, Spain.

DÍAZ, Capt. Domingo to Commander-in-chief Jacobo Ugarte, Presidio del Norte, 29 mars 1787, AGI Guadalajara 287, MLMC.

DOMÍNGUEZ, Fray Francisco Atanasio to Commander-in-chief Pedro de Nava, Janos, 1^{er} juillet 1792, roll 10, JHA, UTEP.

- DOMÍNGUEZ, Fray Francisco Atanasio, Janos, Baptisms, 30 avril 1799 au 30 juin 1802, roll 14, JHA, UTEP.
- ECHEVERRÍA, Fray Rafael, et Fray Alejo BERMUDEZ, *Casas Grandes baptism book*. 1833-1834, F35, S3, JPR, UTA.
- ESCALANTE, Commisioner Leonardo, « Padrón del n.mero de Apaches bajos de paz que se mantienen en Bacoachi ». Bacoachi, 1^{er} décembre 1788, microfilm, AGN PI 193.
- GARRIDO Y DURAN, Sec. Pedro to the King, Madrid, 8 février 1792, AGI Guadalajara 390, Sevilla, Spain, courtesy of David Weber.
- MAYNEZ, Capt. Alberto to Bernardo Bonavia, n° 6, Janos, 3 octobre 1816, F22, S1, JPR, UTA.
- MAYNEZ, Alberto to the Commander-in-chief, n° 7, Janos, 9 octobre 1816, F22, S1, JPR, UTA.
- MAYNEZ, et. al. « Ración dada a los Indios de Paz ». n° 6, 3 août 1818, F23, S3, JPR, UTA.
- MEDINA, Lt. Col. Roque de to the Janos commander, Chihuahua, 17 janvier 1795, F11, S2, Janos, UTA.
- MUÑOZ, Capt. Manuel to Commander-in-chief Teodoro de Croix, Cuartel de Dolores, 16 juin 1781, AGI Guadalajara 282, MLMC.
- MURGA, Capt. Laureano de to Capt. José Ignacio Ronquillo, Namiquipa, 27 juillet 1816, F22, S1, JPR, UTA.
- NARBONA, Ensign Antonio, « Destacam.to q.e se halla de Guarnicionen esta Nueva Poblacion ». Casas Grandes, 31 décembre 1795, F11, S1, JPR, UTA.
- NAVA, Pedro de to the Conde de Revillagigedo, Chihuahua, 29 juillet 1791, microfilm, AGN PI 66, BL.
- NAVA, Commander-in-chief Pedro de, « Ynstruccion que han de observar los Comandates de los Puestos encargados de tratar con los Yndios Apaches que actualmente se hallan de Paz ». Chihuahua, 14 octobre 1791, microfilm, AGN PI 66, BL.
- NAVA, Pedro de to Capt. Manuel de Casanova, San Diego, 14 mai 1792, roll 10, JHA, UTEP.
- NAVA, Pedro de to Capt. Manuel de Casanova, Chihuahua, 8 juin 1792, F8, S1, JPR, UTA.
- NAVA, Pedro de, « Extracto y Resumen de hostilidades ocurridas en las Provincias Internas de N.E. y de las Operaciones egecutadas contra los Enemigos ». N° 2, Chihuahua, 24 avril 1793, AGI Guadalajara 289, Sevilla, Spain.
- NAVA, Pedro de, « Estado que manifiesta de Rancherias Apaches existentes de Paz en varios Parajes de las Provincias de Sonora, Nueva Vizcaya, y Nuevo Mexico, y el Número de Personas de ambos sexos de que se compone cada una ». Chihuahua, 2 mai 1793, AGI Guadalajara 289, Sevilla, Spain.
- NAVA, Pedro de to the Janos commander, Chihuahua, 12 août 1794, F10, S1, JPR, UTA.
- NAVA, Pedro de to Lt. Dionisio Valles, Valle de San Bartolomé, 22 mai 1795, F11, S1, JPR, UTA.
- NAVA, Pedro de to the Janos commander, Chihuahua, 10 novembre 1796, roll 10, JHA, UTEP.
- NAVARRO, Auditor of War Pedro Galindo to Commander-in-chief Teodoro de Croix, Arizpe, 23 février 1780, AGI Guadalajara 276, Sevilla, Spain.
- OCHOA, Capt. Joseph Manuel de, « Cuenta seguida a los Apaches de Paz en los 6 ultimos meses del corr.te año segun consta de las Listas y Docum.tos que la justifican ». Janos, 31 décembre 1799, F15, S2, JPR, UTA.
- ORTIZ, Capt. Miguel to the Janos commander, Carrizal, 27 août 1816, F22, S1, JPR, UTA.
- PÉREZ, Capt. Ignacio de, « Estado que manifiesta el numero de Avitantes q.e hay en este puesto y su Jurisdiccion, Incluia la Tropa, y Apaches, con distincion de Clases, Estados, y Edades ». Janos, 31 décembre 1822, F25, S1, JPR, UTA.
- QUINTANILLA, Ensign Francisco, « Lista q.e manifiesta las sub-ministraciones hechas a oficiales, y tropa despues de cerradas las cuentas de fin de Dic.e de 1798 ». n° 8, Janos, 31 décembre 1798, roll 14, JHA, UTEP.
- REVILLAGIGEDO, El Conde de to Commander-in-chief Pedro de Nava, Mexico, 8 novembre 1791, microfilm, AGN PI 66, BL.
- RONQUILLO, Capt. José, « Estado que manifiesta el Numero de habitantes que hay en este Presidio... ». Janos, 31 décembre 1812, F20, S4, JPR, UTA.
- RONQUILLO, Lt. José Ignacio, « Hoja de Servicio ». 31 décembre 1821, F24A, S2, JPR, UTA.
- SALCEDO, Commander-in-chief Nemesio to the Janos commander, Chihuahua, 21 juillet 1804, F17, S2, JPR, UTA.
- TAPIA, José, « Compañia de Janos: Distribucion del primer medio situado que se ha apercuicido de tesoreria a buena cuenta, y corresponde al presente año de 1796 ». Chihuahua, 17 janvier 1796, roll 10, JHA, UTEP.
- TARÍN, Lt. Nicolás, « Estado que manifiesta el numero de havi-tantes que hay en este Presidio ». Janos, 31 décembre 1807, F18, S3, JPR, UTA.
- TATO, Sgt. Josef to Juan Caneva, Bavispe, 24 avril 1789, JHA, UTEP.
- UGALDE, Commander-in-chief Juan de to Viceroy Manuel Antonio Flores, Santa Rosa, 1^{er} avril 1789, transcription, AGN PI 159, MLMC, n° 141.
- UGARTE, Commander-in-chief Jacobo to Capt. Juan Perú, 9 octobre 1786, Chihuahua, microfilm, roll 9, JHA, UTEP.
- UGARTE, Jacobo to the Marqués de Sonora, Chihuahua, 1^{er} février 1787, AGI Guadalajara 286, MLMC, n° 59.
- UGARTE, Jacobo to the Marqués de Sonora, Arizpe, 16 avril 1787, AGI Guadalajara 287, MLMC, n° 77.
- UGARTE, Jacobo to the Marqués de Sonora, Arizpe, 14 mai 1787, AGI Guadalajara 287, MLMC, n° 88.
- UGARTE, Jacobo to Viceroy Manuel Antonio Flores, Arizpe, 10 décembre 1787, microfilm, AGN PI 76, BL.
- UGARTE, Jacobo to the Marqués de Sonora, Arizpe, 14 août 1787, AGS-Simancas, Guerra Moderna 7031, Expediente 9, n° 129.
- UGARTE, Jacobo to Viceroy Manuel Antonio Flores, 13 mars 1788, summary and partial translation, AGN PI 128, Expediente 3, MLMC, n° 132.
- UGARTE, Jacobo to Governor Juan Bautista de Anza, Hacienda de San Salvador de Orta, 2 décembre 1788, summary, AGN PI 128, MLMC.
- UGARTE, Jacobo to Viceroy Manuel Antonio Flores, Chihuahua, 28 février 1789, AGN PI 193, n° 463.
- UGARTE, Jacobo to Viceroy Manuel Antonio Flores, Chihuahua, 7 mars 1789, AGN PI 193, microfilm, Mexico, n° 469.
- UGARTE, Jacobo to Viceroy Manuel Antonio Flores, Chihuahua, 21 mars 1789, microfilm, AGN PI 66, BL, n° 484.
- VIZCARRA, José Antonio, et. al. « Ración dada a los Indios de Paz ». n° 11, Janos, 18 mars 1822, F25, S1, JPR, UTA.

Documents publiés

- ABOITES Aguilar, Luis, 1995 : *Norte precario: poblamiento y colonización en México, 1760-1940*. Colegio de México, Centro de Estudios Históricos, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Mexico.
- ANDERSON, Gary Clayton, 1999 : *The Indian Southwest, 1580-1830: Ethnogenesis and Reinvention*. University of Oklahoma Press, Norman.
- ARCHER, Christon I., 1973 : « The Deportation of Barbarian Indians from the Internal Provinces of New Spain, 1789-1810 ». *The Americas* 29(3) : 376-385.

- AUGUST, Jack, 1981 : « Balance-of-Power Diplomacy in New Mexico: Governor Fernando de la Concha and the Indian Policy of Conciliation ». *New Mexico Historical Review* 56(2) : 141-160.
- BABCOCK, Matthew, 2009 : « Rethinking the Establecimientos: Why Apaches Settled on Spanish-Run Reservations, 1786-1793 ». *New Mexico Historical Review* 84(3) : 363-397.
- BALL, Eve, avec Nora HENN et Lynda A. SÁNCHEZ, 1980 : *Indeh: An Apache Odyssey*. Brigham Young University Press, Provo, UT.
- BANCROFT, Hubert Howe, 1889 : *History of Arizona and New Mexico, 1530-1888*. The History Company, San Francisco.
- BARR, Juliana, 2007 : *Peace Came in the Form of a Woman: Indians and Spaniards in the Texas Borderlands*. University of North Carolina Press, Chapel Hill.
- BENES, Ronald, 1965 (janvier) : « Anza and Concha in New Mexico, 1787-1793: A Study in New Colonial Techniques ». *Journal of the West* 4 : 63-76.
- BLACKHAWK, Ned, 2006 : *Violence over the Land: Indians and Empires in the Early American West*. Harvard University Press, Cambridge, MA.
- BLYTH, Lance R., 2005 : *The Presidio of Janos: Ethnicity, Society, Masculinity, and Ecology in Far Northern Mexico, 1685-1858*. Ph.D. Dissertation, Northern Arizona University.
- BOLTON, Herbert Eugene (dir.), 1914 : *Athanase de Mézières and the Louisiana-Texas Frontier, 1768-1780*. Vol. 2. Arthur H. Clark Co., Cleveland.
- BRAATZ, Timothy, 2003 : *Surviving Conquest: A History of the Yavapai Peoples*. University of Nebraska Press, Lincoln.
- BRINCKERHOFF, Sidney B., 1967 : « The Last Years of Spanish Arizona, 1786-1821 ». *Arizona and the West* 9(1) : 5-20.
- BRINCKERHOFF, Sidney B., et Odie B. FAULK (dir.), 1965 : *Lancers for the King: A Study of the Frontier Military System of Northern New Spain, with a Translation of the Royal Regulations of 1772*. Arizona Historical Foundation, Phoenix.
- BRITTEN, Thomas A., 2009 : *The Lipan Apaches: People of Wind and Lightning*. University of New Mexico Press, Albuquerque.
- BROOKS, James F., 2002 : *Captives and Cousins: Slavery, Kinship, and Community in the Southwest Borderlands*. University of North Carolina Press, Chapel Hill.
- CAMERON, Catherine M., 2008 : « Introduction: Captives in Prehistory as Agents of Social Change », in Catherine M. Cameron (dir.), *Invisible Citizens: Captives and Their Consequences* : 1-24. University of Utah Press, Salt Lake City.
- CARTER, William B., 2009 : *Indian Alliances and the Spanish in the Southwest, 750-1750*. University of Oklahoma Press, Norman.
- CHÁVEZ, Jorge Chávez, 2007 : *Construcción de una cultura regional en el norte de México*. Ph.D. Dissertation, Universidad Nacional Autónoma de México.
- CHIPMAN, Donald E., 1992 : *Spanish Texas, 1519-1821*. University of Texas Press, Austin.
- CONRAD, Paul Timothy, 2011 : *Captive Fates: Displaced American Indians in the Southwest Borderlands, Mexico, and Cuba*. Ph.D. Dissertation, University of Texas at Austin.
- CORDERO Y BUSTAMANTE, Antonio, 1864 : « Noticias relativas a la nación apache, que en el año de 1796 extendió en el Paso del Norte, el Teniente Coronel D. Antonio Cordero, por encargo del Sr. Comandante general Mariscal de Campo D. Pedro Nava », in Manuel Orozco y Berra (dir.) *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de México* : 369-383. J. M. Andrade y F. Escalante, Mexico.
- CORTÉS, José, 1989 : *Views from the Apache Frontier: Report on the Northern Provinces of New Spain by José Cortés, Lieutenant in the Royal Corps of Engineers, 1799*. Elizabeth A. H. John (dir.) et John Wheat (trad.). University of Oklahoma Press, Norman.
- CURTIN, Philip D., 1969 : *The Atlantic Slave Trade: A Census*. University of Wisconsin, Madison.
- DELAY, Brian, 2008 : *War of a Thousand Deserts: Indian Raids and the U.S. – Mexican War*. Yale University Press, New Haven.
- DI PESO, Charles C., 1974 : *Casas Grandes: A Fallen Trading Center of the Gran Chichimeca*. 3 vol. Amerind Foundation, Dagoon, Arizona.
- DOBYNS, Henry F., 1976 : *Spanish Colonial Tucson: A Demographic History*. University of Arizona Press, Tucson, Arizona.
- DUNN, William E., 1911 : « Apache Relations in Texas, 1718-1750 ». *Southwestern Historical Quarterly* 14(3) : 198-274.
- ESCUADERO, José Agustín de, 1997 : *Noticias estadísticas de Sonora y Sinaloa (1849)*. Héctor Cuauhtémoc Hernández Silva (dir.). Universidad de Sonora, Hermosillo, Mexico.
- FAULK, Odie B., 1964 : *The Last Years of Spanish Texas, 1778-1821*. Mouton, The Hague.
- , 1970 : *Arizona: A Short History*. University of Oklahoma Press, Norman.
- FRANK, Ross, 2000 : *From Settler to Citizen: New Mexican Economic Development and the Creation of Vecino Society, 1750-1820*. University of California Press, Berkeley.
- GÁLVEZ, Bernardo de, 1951 : *Instructions for Governing the Interior Provinces of New Spain, 1786*. Donald E. Worcester (dir. et trad.). Quivira Society, Berkeley.
- GOODWIN, Grenville, 1935 : « The Social Divisions and Economic Life of the Western Apache ». *American Anthropologist* 37(1) : 55-64.
- , 1942 : *The Social Organization of the Western Apache*. University of Chicago Press, Chicago.
- , 1971 : *Western Apache Raiding and Warfare*. Keith H. Basso (dir.). University of Arizona Press, Tucson.
- GRIFFEN, William B., 1983 : « The Compás: A Chiricahua Family of the late 18th and Early 19th Centuries ». *American Indian Quarterly* 7(2) : 21-49.
- , 1985 : « Apache Indians and the Northern Mexican Peace Establishments », in Charles H. Lange (dir.), *Southwestern Culture History: Collected Papers in Honor of Albert H. Schroeder* : 183-195. Papers of the Archaeological Society of New Mexico 10, Ancient City Press, Santa Fe, NM.
- , 1988 : *Utmost Good Faith: Patterns of Apache-Mexican Hostilities in Northern Chihuahua Border Warfare, 1821-1848*. University of New Mexico Press, Albuquerque.
- , 1991 : « The Chiricahua Apache Population Resident at the Janos Presidio, 1792 to 1858 ». *Journal of the Southwest* 33(2) : 151-199.
- , 1998 [1988] : *Apaches at War and Peace: The Janos Presidio, 1750-1858*. University of Oklahoma Press, Norman.
- GUTIÉRREZ, Ramón A., et Elliott YOUNG, 2010 : « Transnationalizing Borderlands History ». *Western Historical Quarterly* 41(1) : 26-53.
- HAGLE, Paul, 1962 : « Military Life on New Spain's Northern Frontier ». M.A. thesis, University of Texas at Austin.
- HALEY, James L., 1981 : *Apaches: A History and Culture Portrait*. Doubleday, Garden City.
- HÄMÄLÄINEN, Pekka, 2008 : *The Comanche Empire*. Yale University Press, New Haven.
- HENDRICKS, Rick, 1994 : « Massacre in the Organ Mountains: The Death of Manuel Vidal de Lorca ». *Password* 39(3) : 169-177.
- HENDRICKS, Rick, et W.H. TIMMONS, 1998 : *San Elizario: Spanish Presidio to Texas County Seat*. Texas Western Press, El Paso, Texas.
- JACKSON, Robert, 2000 : *From Savages to Subjects: Missions in the History of the American Southwest*. M.E. Sharpe, Armonk, N.Y.

- JOHN, Elizabeth A. H. (dir.), et John WHEAT (trad.), 1991 : « Views from a Desk in Chihuahua: Manuel Merino's Report on Apaches and Neighboring Nations, ca. 1804 ». *Southwestern Historical Quarterly* 95(2) : 139-176.
- JOHNSON, Troy R., 1996 : *The Occupation of Alcatraz Island: Indian Self-Determination and the Rise of Indian Activism*. University of Illinois Press, Urbana, Illinois.
- KESSELL, John L., 1979 : *Kiva, Cross, and Crown: The Pecos Indians and New Mexico*. National Park Service, Washington.
- MANDELL, Daniel R., 2010 : *King Philip's War: Colonial Expansion, Native Resistance, and the End of Indian Sovereignty*. Johns Hopkins University Press, Baltimore, Maryland.
- MATSON, Daniel S., et Bernard L. FONTANA, (dir.), 1977 : *Friar Bringas Reports to the King: Methods and Indoctrination on the Frontier of New Spain 1796-97*. University of Arizona Press, Tucson.
- MATSON, Daniel S., et Albert H. SCHROEDER, 1957 : « Cordero's Description of the Apache – 1796 ». *New Mexico Historical Review* 32(4) : 335-356.
- MATTISON, Ray H., 1946 : « Early Spanish and Mexican Settlements in Arizona ». *New Mexico Historical Review* 21(4) : 273-327.
- MCCARTY, Kieran, (dir. et trad.), 1976 : *Desert Documentary: The Spanish Years, 1767-1821*. Arizona Historical Society, Tucson.
- MCCARTY, Kieran, 1997 : *A Frontier Documentary: Sonora and Tucson, 1821-1848*. University of Arizona Press, Tucson.
- MERIWETHER, David, 1965 : *My Life in the Mountains and on the Plains*. Robert A. Griffen (dir.). University of Oklahoma Press, Norman.
- MIRAFUENTES GALVÁN, José Luis, 2000 : « Los dos mundos de José Reyes Pozo y el alzamiento de los apaches chiricahuis (Bacoachi, Sonora, 1790) ». *Estudios de Historia Novohispana* 21 : 67-105.
- MOORE, Mary Lu, et Delmar L. BEENE (dir. et trad.), 1971 : « The Interior Provinces of New Spain: The Report of Hugo O'Connor, January 30, 1776 ». *Arizona and the West* 13(3) : 265-282.
- MOORHEAD, Max L., 1968 : *The Apache Frontier: Jacobo Ugarte and Spanish-Indian Relations in Northern New Spain, 1769-1791*. University of Oklahoma, Norman.
- , 1975a : *The Presidio: Bastion of the Spanish Borderlands*. University of Oklahoma Press, Norman.
- , 1975b : « Spanish Deportation of Hostile Apaches: The Policy and the Practice ». *Arizona and the West* 17(3) : 205-220.
- MORRISON, Kenneth W., 2002 : *The Solidarity of Kin: Ethnohistory, Religious Studies, and the Algonkian-French Encounter*. State University of New York Press, Albany.
- NAVA, Pedro de, 1998 : « Instructions for Dealing with Apaches at Peace in Nueva Vizcaya, Chihuahua, October 14, 1791 », in Rick Hendricks et W.H. Timmons (dir.), *San Elizario: Spanish Presidio to Texas County Seat*. Texas Western Press, El Paso.
- NAVARRO GARCÍA, Luis, 1964 : *Don José de Gálvez y la Comandancia General de las Provincias Internas del norte de Nueva España*. Escuela de Estudios Hispano-Americanos, Seville.
- OFFICER, James E., 1987 : *Hispanic Arizona, 1530-1856*. The University of Arizona Press, Tucson.
- OPLER, Morris E., 1941 : *An Apache Life-Way: The Economic, Social, and Religious Institutions of the Chiricahua Indians*. University of Chicago Press, Chicago.
- , 1983a : « The Apachean Culture Pattern and Its Origins », in Alfonso Ortiz (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 10, *Southwestern* : 368-392. Smithsonian Institution, Washington.
- , 1983b : « Chiricahua Apache », in Alfonso Ortiz (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 10, *Southwestern* : 401-418. Smithsonian Institution, Washington.
- , 1983c : « Mescalero Apache », in Alfonso Ortiz (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 10, *Southwestern* : 419-439. Smithsonian Institution, Washington.
- ORTELLI, Sara, 2007 : *Trama de una guerra conveniente: Nueva Vizcaya y la sombra de los apaches (1748-1790)*. El Colegio de México, Mexico City.
- PATTERSON, Orlando, 1982 : *Slavery and Social Death*. Harvard University Press, Cambridge, MA.
- PERRY, Richard J., 1991 : *Western Apache Heritage: People of the Mountain Corridor*. University of Texas Press, Austin.
- POLZER, Charles W., et Thomas E. SHERIDAN (dir.), 1997 : *The Presidio and Militia on the Northern Frontier of New Spain : A Documentary History*. Vol 2, Part I, *The Californias and Sinaloa-Sonora, 1700-1765*. University of Arizona Press, Tucson.
- RADDING, Cynthia, 2005 : *Landscapes of Power and Identity: Comparative Histories in the Sonoran Desert and the Forests of Amazonia from Colony to Republic*. Duke University Press, Durham, NC.
- RICHTER, Daniel K., 1992 : *The Ordeal of the Longhouse: The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*. University of North Carolina Press, Chapel Hill.
- ROSEBERRY, William, 1989 : *Anthropologies and Histories: Essays in Culture, History, and Political Economy*. Rutgers University Press, New Brunswick, NJ.
- SANTIAGO, Mark, 2011 : *The Jar of Severed Hands: Spanish Deportation of Apache Prisoners of War, 1770-1810*. University of Oklahoma Press, Norman.
- SCHAAFSMA, Curtis F., et Carroll R. RILEY, 1999 : « The Casas Grandes World: Analysis and Conclusion », in Curtis F. Schaafsma et Carroll R. Riley (dir.), *The Casas Grandes World* : 237-250. University of Utah Press, Salt Lake City.
- SIMMONS, Marc, 1991 : *Coronado's Land: Essays on Daily Life in Colonial New Mexico*. University of New Mexico Press, Albuquerque.
- STOCKEL, H. Henrietta, 2004 : *On the Bloody Road to Jesus: Christianity and the Chiricahua Apaches*. University of New Mexico Press, Albuquerque.
- STODDER, Ann L.W., et Debra L. MARTIN, 1992 : « Health and Disease in the Southwest before and after Spanish Contact », in John W. Verano et Douglas H. Ubelaker (dir.), *Disease and Demography in the Americas* : 55-74. Smithsonian Institution Press, Washington.
- SWEENEY, Edwin R., 1991 : *Cochise : Chiricahua Apache Chief*. University of Oklahoma Press, Norman.
- , 1998 : *Mangas Coloradas: Chief of the Chiricahua Apaches*. University of Oklahoma Press, Norman.
- THOMAS, Alfred Barnaby, (dir. et trad.), 1941 : *Teodoro de Croix and the Northern Frontier of New Spain, 1776-1783 : From the Original Document in the Archives of the Indies, Seville*. University of Oklahoma Press, Norman.
- THRAPP, Dan L., 1967 : *The Conquest of Apacheria*. University of Oklahoma Press, Norman.
- WAYLAND, Virginia, Harold WAYLAND et Alan FERG, 2006 : *Playing Cards of the Apaches: A Study in Cultural Adaptation*. Screenfold Press, Tucson.
- WEBER, David J., 1992 : *The Spanish Frontier in North America*. Yale University Press, New Haven.
- , 2005 : *Barbaros: Spaniards and Their Savages in the Age of Enlightenment*. Yale University Press, New Haven.
- WORCESTER, Donald E., 1975 : « The Apaches in the History of the Southwest ». *New Mexico Historical Review* 50(1) : 25-44.
- ZÚÑIGA, Ignacio, 1835 : *Rápida ojeada al estado de Sonora: dirigida y dedicada al supremo gobierno de la nación*. Juan Ojeda, Mexico.